

Matériel protégé par le droit d'auteur

INTERDITS

ALAIN SIVAL



Débauches conjugales

MEDIA 1000

Matériel protégé par le droit d'auteur

ESPARBEC
présente
LES INTERDITS

Débauches conjugales

par

Alain Sival

MEDIA 1000

122, rue du Chemin-Vert, 75011 PARIS

AVIS AUX LECTEURS

Esparbec recherche de nouveaux auteurs érotiques et pornographiques.

N'hésitez pas à lui décrire vos fantasmes, même si vous n'arrivez pas à écrire un livre : quelqu'un d'autre s'en chargera pour vous et vous fournira ce que vous désirez. N'hésitez pas non plus à dire ce que vous pensez des livres que nous publions, toutes vos suggestions seront communiquées à nos auteurs. Commandez à papa Noël vos vilains livres, on les fera pour vous. Et si la plume vous démange, pas de fausse pudeur : essayez d'écrire le porno que vous aimeriez lire, vous vous amuserez et vous gagnerez de l'argent. Devenez pornographe, un métier d'avenir !

Qui sait, parmi vous se cache peut-être l'Esparbec de demain ? Alors, pas de fausse pudeur. Asseyez-vous devant votre ordinateur et allez-y. Tous les manuscrits que nous recevons sont soigneusement étudiés par le comité de lecture.

Vous aimez le sexe ? Ça tombe bien. Nous aussi. Nous sommes donc faits pour nous entendre.

Adressez vos essais et vos fantasmes à **ESPARBEC**,
La Musardine, 122 rue du Chemin-Vert, 75011 PARIS.

LA LETTRE D'ESPARBEC

F. et moi venions de mettre au point au téléphone les modalités « techniques » de notre prochaine joute amoureuse. Elle entrerait chez moi habillée de façon très stricte... sauf qu'elle aurait retiré dans le couloir sa jupe et son slip. Cul nu, donc. Ceci admis, elle voulait savoir ce qu'elle devait me dire en entrant.

— Mais rien de spécial ! Dis-moi ce que tu dirais si tu n'avais pas le cul nu. Cela ne doit rien changer. Tu t'assois, on bavarde, on écoute du jazz.

— On s'assoit, on s'assoit comment ? Normalement ? Jambes croisées ?

— Pourquoi, jambes croisées ? Bien sûr que non, tu écarter les cuisses.

— Mais comment ? Je les écarte... en montrant que je le fais exprès ? Ou comme si je ne me rendais pas compte ?

— Bien sûr que si que tu t'en rends compte ! Tu n'es pas bouchée à ce point : c'est pour me montrer ton con que tu les écarter, alors, tu t'en rends parfaitement compte ! Seulement, tu continues à parler. De n'importe quoi. Tu saisis ?

— Oh, je saisis Daisy ! Je saisis très bien. La parole et le cul sont dissociés ! Tu sais que ce n'est pas con ton idée ? Mais après ? On fait comme d'habitude ? Tu me parfumes la fufoune ? Tu me mets de la vaseline derrière ? Ou on change la procédure ?

— On change la procédure. Pas de parfum. Et même, ce serait bien si tu ne t'étais pas lavée.

— Mais je vais sentir la crevette !

— Ou alors, juste à l'eau. Que ça sente naturel.

— D'accord. Et les poils ? Qu'est-ce que je fais ? Ils commencent à repousser.

— Qu'est-ce que ça donne ?

— C'est laid, tu sais bien, quand ça repousse ; au début ; ni chèvre ni chou. Je les rase ?

— Non. Laisse-les. Tant mieux si c'est laid. Il faudra mettre quelque chose de très chic, en haut, pour faire un contraste. Un truc classique. Sobre. La veste avec le col en loutre que t'a donnée ta sœur, par exemple.

— Elle fait mémère, écoute !

— Justement ! Justement ! Et tu te maquilles à peine. Et les escarpins noirs. Si le sexe est laid, ce sera parfait, d'avoir un aspect de bourgeoise ! L'idéal serait même que tu prennes l'air pincé.

— L'air pincé. Bon. Récapitulons : je retire ma jupe et mon slip dans le vestibule. J'entre... Toi, où es-tu ?

— Comme d'habitude. Devant l'ordinateur. Je fais la sauvegarde. Toi, tu vas dans la cuisine, tu prends le champagne, les amuse-gueules, les olives, le tube de vaseline et tu reviens t'asseoir sur le canapé. Quand ma sauvegarde est terminée, j'éteins l'ordinateur et je te rejoins.

— On boit une coupe. On parle. J'allume une cigarette. Tu t'assois à côté de moi ou en face ?

— En face, voyons ! Si tu écarter les cuisses, il faut que je sois en face. Tu bois ton champagne, les cuisses ouvertes. Et là, je pourrais prendre un polaroïd. Tu sourirais en prenant l'air con comme pour une photo normale.

— Sauf que j'écarte les cuisses. Je dis « cheese » en écartant les cuisses. Mais tu ne fais rien d'autre ? Tu ne me touches pas ?

— Pas tout de suite. On a le temps. On bavarde comme deux bons copains. Par exemple, tu pourrais me parler de la thèse sur Sade de ton collègue ?

— Voilà. Et en te parlant de sa thèse, j'écarte les cuisines, c'est bien ça ? En montrant que je le fais exprès ?

— T'as tout compris. On ne fait pas de vaudeville. Tu ne les écarter pas comme si tu avais chaud, tu les écarter pour me montrer ton con. C'est ça, la pizza que tu viens livrer. D'une façon très obscène, même. D'une façon délibérément obscène ! Regardez ma pizza, comme elle est belle ! Sentez comme elle chaude. Y a plus qu'à la bouffer ! Qu'en penses-tu ?

— J'ai hâte d'être à demain pour que tu la bouffes, ma pizza. Je mettrai un peu d'huile d'olive dessus, pour que ça te rappelle Tunis.

Je vous raconterai peut-être un autre jour comment je lui ai bouffé sa pizza. En attendant, amusez-vous bien avec Lise et son mari. A bientôt, amis pervers.

E.

CHAPITRE PREMIER

Un jeune couple moderne

Lise et Marc s'étaient rencontrés en fac de droit, à Lyon, au début des années 90. Après avoir mené à bien leurs études, malgré de multiples frasques sexuelles, ils se marièrent, pour être certains de ne pas se quitter. Puis, ils se trouvèrent chacun un job intéressant, elle dans une banque, lui dans un cabinet juridique, sans s'assagir pour autant, bien au contraire. Doués pour le plaisir, à deux ou en groupe, ils décidèrent, au seuil de leur vie adulte, de ne rien faire qui puisse entraver leur liberté. Et, bien plutôt, de pousser toujours plus loin ce que les gens rassis, qui en rêvent à leurs moments perdus, appellent le vice.

Lise avait le charme d'une poupée de porcelaine, petite et très bien faite. Avec la complicité tout acquise de son curieux mari, elle savait jouer de ses atours et de ses atouts dans les lieux publics de la grande ville. Ses courts cheveux noirs, qui contrastaient avec des yeux d'un bleu intense, la faisaient paraître plus jeune que ses vingt-cinq ans. Partout où

elle passait, en tenue sexy toujours, et le plus souvent choisie par Marc, les hommes suivaient ses jambes fines, ses fesses cambrées, ses petits seins haut perchés. D'autant qu'elle avait appris à chalouper des hanches juste ce qu'il fallait pour attirer les regards à tout coup. Depuis quelque temps déjà, Marc laissait flotter la bride sur le cou de sa femme, certain qu'il était d'en profiter à un moment ou à un autre. Avec d'autres filles, ou bien avec Lise elle-même, plus désirable encore d'avoir su exciter les hommes, et toujours étrangement soumise à son initiateur.

Après les excès érotiques de l'hiver, dans les salons élégants du centre-ville et les lofts branchés de la Croix-Rousse, Marc et Lise marquèrent une pause. Lise en fut soulagée ; elle avait du mal à se lever le matin pour aller au travail, et devait se maquiller très soigneusement pour tâcher de masquer ses cernes sous les yeux.

Vers la fin du mois de mars, Marc travaillait sur un dossier juridique épineux, et rentrait souvent fatigué, tard dans la soirée. Lise l'attendait patiemment en lisant au salon, et chaque jour faisait montre de la plus perverse imagination pour l'accueillir dans les tenues les plus sexy. Jupe ultracourte ou short noir moulant par-dessus des bas et un porte-jarretelles ; ou encore, petit pull très collant arrivant au-dessus du nombril, bas noirs, escarpins dont son mari fétichiste raffolait ; et rien d'autre sur elle. Elle savait qu'ainsi elle mettait son cul et sa chatte en valeur, et que Marc n'aurait même pas à accomplir le geste rituel de la trousser pour savoir si elle était nue dessous.

Ils faisaient l'amour chaque jour ou presque, tantôt tendres, tantôt violents, mais chaque fois le plaisir les laissait anéantis, dans le couloir de leur appartement, dans leur salon, dans leur salle de bains, ou dans leur chambre. Au bout de quelques semaines de ce régime, Lise commença à fantasmer, pendant que Marc lui faisait l'amour, sur des séances torrides dans des sex-shops, sur des soirées chez des amis partouzeurs, sur des bandes de lesbiennes acharnées à la faire jouir sur des plages naturistes, sur des rencontres inattendues dans les transports en commun, et sur bien d'autres choses encore. Elle aimait toujours faire l'amour avec Marc, mais c'est la pensée d'autres sexes, de garçons comme de filles, qui lui permettait d'accéder le plus sûrement à l'orgasme. Elle gardait ses pensées encore secrètes, sachant bien que, de toute façon, son mari ne la laisserait pas s'endormir dans la routine. Elle n'eut pas à attendre bien longtemps.

CHAPITRE II

Jouir dans le noir

Marc, un soir, annonça à sa femme qu'il avait reçu un coup de fil d'Eric, un copain perdu de vue, un obsédé de SM. Et qu'Eric et ses amis seraient tout à fait ravis de faire la connaissance de sa femme-enfant. Lise prit la mouche.

— Faire ma connaissance, ça veut bien dire me baiser ?

Marc la rassura. Eric et ses amis aimeraient initier Lise à la domination, mais sans forcer. Lise l'interrompit et lui lança qu'elle n'avait aucune envie de se retrouver enchaînée et fouettée. Marc laissa passer quelques secondes avant de lui promettre qu'il ne s'agissait pas du tout de cela. Juste d'une domination douce. Et il lui rappela qu'il l'avait autrefois attachée sur son petit lit de la résidence universitaire, et qu'elle n'avait pas trouvé cela désagréable. Lise dut le reconnaître. Mais quand elle demanda comment se passerait la soirée, Marc répondit que ce serait une surprise.

Au jour dit, il lui choisit sa tenue : ceinture porte-

jarretelles large, lacée dans le dos comme un corset, dont le tissu satiné avait l'apparence du cuir, bas fumés très courts arrivant à peine au-dessus du genou. Ainsi, la bande de peau découverte en haut des cuisses était plus large que d'habitude, le sexe et les fesses mis en valeur par les longues attaches élastiques qui soutenaient les bas. Par-dessus, Marc lui demanda de passer une robe-chemisier crème, classique, serrée à la taille, boutonnée sur le devant. L'étoffe de la robe était presque aussi transparente que celle d'une nuisette coquine. On distinguait très bien, de dos comme de face, la peau claire du ventre et des cuisses, au-dessus de l'ombre des bas. Et quand Lise se penchait, le tissu se tendait, et on voyait la raie des fesses. Marc lui demanda de ne fermer que deux boutons, à la taille, ce qui laissait les seins et les cuisses offerts.

On était au mois d'avril, les jours rallongeaient. Il avait fait chaud toute la semaine, l'été s'annonçait. Ils remontèrent les quais de Saône, sous les hauts platanes qui commençaient à verdier. La circulation n'était pas très dense en ce début de soirée. Ils quittèrent les bords du fleuve pour se diriger vers les Monts d'Or, passant près d'une propriété où Lise avait été au centre d'une soirée très chaude, quelques années plus tôt. Elle était frappée de constater à quel point la ville était pleine de souvenirs se rattachant toujours au sexe. Par exemple, le bas port où Marc l'avait baisée debout, en sortant du film *Emmanuelle*. Les terrasses de la rue de la République, où elle avait montré ses cuisses, et parfois davantage. Le cinéma porno, où elle avait fait la joie

des voyeurs. Et, plus récemment, le restaurant où elle avait sucé le serveur. Si, un jour, elle devait faire vœu de chasteté, il lui faudrait quitter Lyon, car chaque pas dans le centre-ville la ramenait au souvenir de ses débauches.

Dans une rue étroite de Saint-Cyr, bordée de hauts murs, Marc s'arrêta devant un portail gris. Ils descendirent de la voiture, entrèrent dans la propriété. Le parc semblait à l'abandon, des herbes folles poussaient au milieu de l'allée de graviers. La maison, une grosse bâtisse en pierre blonde, était en travaux. Toutes les fenêtres du rez-de-chaussée étaient neuves, mais au premier étage, les ouvertures béaient sur le vide. Un tas de gravats se dressait au pied de la façade. Lise eut un frisson, l'aspect de l'ensemble n'était pas très engageant, dans la faible clarté du crépuscule.

Marc fouilla dans sa poche.

— Maintenant, il faut que tu enfiles ça.

Interloquée, Lise le regarda.

— Qu'est-ce que c'est ?

Il agita un chiffon noir.

— Une cagoule, ça fait partie du jeu.

Elle eut un mouvement de recul.

— Non, je ne veux pas, c'est hors de question.

Il reprit calmement :

— Si tu veux, nous repartons sur-le-champ. Nos amis seront déçus, et toi tu vas manquer quelque chose.

Elle examina la maison, hésita encore, puis se décida :

— Bon, d'accord, mais pas de coups !

Il la rassura.

— Tu as ma parole.

Il lui enfila la cagoule de cuir souple. Un orifice à hauteur du nez lui permettait de respirer, ainsi qu'une large fente pour la bouche. Il y avait des trous au niveau des oreilles mais pas des yeux. Elle était aveuglée : le noir total. Marc lui prit le coude.

— Laisse-moi te guider, il y a trois marches, lève le pied pour franchir le seuil.

A l'intérieur, elle entendit de la musique, du Miles Davis. Ses talons claquaient sur ce qui devait être un sol en marbre. Il lui dit à l'oreille :

— Nous sommes arrivés. Je ne serai jamais loin de toi. Laisse-toi aller, ne crains rien, tu ne le regretteras pas. Je te regarde.

Il s'éloigna de quelques pas, sans qu'elle cherche à le retenir. Elle demeura immobile au milieu de la pièce, dans le noir, ne sachant trop si elle devait avancer ou reculer. Elle sentait que des gens la regardaient, mais était incapable de savoir combien ils étaient. Elle s'habitua peu à peu à la cagoule, cherchait à reconnaître des voix d'hommes ou de femmes, mais n'entendait que la musique. L'attente lui sembla durer une éternité, elle s'imagina qu'elle était seule.

Quelqu'un marcha dans sa direction, avec des chaussures à semelle souple. Elle sentit des mains se plaquer sur son dos, et fut serrée de près par un homme, qui commença à danser avec elle. Il était grand, sentait l'eau de toilette au vétiver et au poivre. Immédiatement, il plaqua sa bouche sur la sienne, en descendant ses mains sur ses fesses. Sa

langue s'enfonça, mais elle ne sentait pas sa bouche car ses lèvres étaient prisonnières du cuir. Elle eut vraiment l'impression qu'il la pénétrait par la bouche ; cette sensation nouvelle fit naître des frissons dans son ventre. Sur son cul, les mains du type s'agitaient, froissant sa robe en la lui remontant. Oubliant ses craintes, elle se frotta lascivement contre lui.

Mais il l'abandonna, remplacé par un autre, plus petit, qui s'empara de sa bouche avec la même voracité, plaquant lui aussi ses mains sur son cul, sous la robe. Sentant la fraîcheur de l'air sur sa peau, elle se dit : « Il montre mon cul à tout le monde, le salaud ! » L'homme passa une main dans sa raie, descendant très bas entre les fesses, glissant son doigt entre ses cuisses. Elle frissonna et, comme elle se plaquait contre lui pour faciliter la caresse, il la repoussa, la laissa pantelante. Sa robe froissée retomba sur ses cuisses.

Un autre homme lui succéda ; elle sentit une autre langue dans sa bouche, d'autres mains la trousser, écarter ses fesses. Sa cécité forcée la rendait hypersensible. Jamais elle n'avait eu autant conscience des mouvements d'une langue dans sa bouche. Privée par le cuir du contact des lèvres qui l'embrassaient, elle avait l'impression que la langue qui la pénétrait était animée d'une vie propre. De même pour les mains qui jouaient sur son cul : elle aurait pu décrire la forme des doigts, la texture de la peau, la taille des ongles. Elle « voyait » aussi très bien son cul offert aux spectateurs, au gré des caprices des cavaliers, dont le dernier avait coincé son ourlet

dans sa ceinture. Combien étaient-ils, que faisaient-ils, pourquoi restaient-ils silencieux ? Ils n'étaient peut-être que trois ou quatre, mais peut-être vingt ! Cette pensée l'excita.

Elle s'exhibait ; cul à l'air, devant vingt mecs, peut-être, qui se branlaient en silence, en la regardant danser. Sa chatte perdait une mouille épaisse, collante, le haut de ses cuisses était déjà trempé, et personne ne l'avait encore touchée. Elle fut plantée là par son cavalier, au moment où elle commençait à se frotter à lui, glissant une jambe entre les siennes, pour l'inviter à venir dans sa fourche ruisse-lante. Il fut remplacé par un autre, ou était-ce celui du début ? Il lui semblait reconnaître le parfum de son eau de toilette. Comme les autres, il fourra sa langue dans sa bouche, mais se désintéressa de son cul à découvert, pour s'attaquer aux boutons qui fermaient sa robe sur le devant. Entre-temps, on avait retourné le disque sur la platine, et seul le son entêtant de la trompette de Miles Davis emplissait la pièce.

L'homme défit tous ses boutons, ainsi que sa ceinture. Il lui caressa les seins, les prenant par dessous, en épousant la forme du creux de la main. Ensuite, il remonta sur les mamelons, les frôlant du bout des doigts, ce qui eut pour effet de les faire durcir. Puis, il descendit sur le ventre, sur le porte-jarretelles, mais n'alla pas jusqu'à son bas-ventre, alors qu'emportée par le désir, elle projetait celui-ci en avant.

Un nouveau partenaire fit glisser sa robe sur ses épaules, l'ôta. Elle se dit : « Enfin, je suis nue, ils

vont venir me baiser, je vais sentir leur grosse queue en moi ! » Le type s'intéressa à ses seins et, tout en dansant, lui étira les pointes en tous sens. Elle eut mal, mais ne put crier, à cause de la langue collée à la sienne. Même la douleur semblait la stimuler. Elle n'avait plus qu'un désir, qu'on lui touche la fente, qu'on lui enfonce un doigt, ou mieux, une bite dans le con. Elle n'éprouvait plus que cette envie-là : se faire baiser debout, tout de suite. Des fourmis lui remontaient à l'intérieur des cuisses, convergeaient vers sa fente. Elle avait l'impression de couler comme une fontaine.

Pantelante, elle changea à nouveau de cavalier, restant bouche ouverte, pour accueillir la langue qui allait succéder aux autres. Elle reçut dans les narines un parfum féminin. Des seins se frottaient aux siens, à travers un mince tissu. L'inconnue devait avoir à peu près sa taille et, d'office, lui avait pris les mains pour les plaquer sur ses hanches. Lise, tout en dansant, sentait l'ondulation de son corps ferme. La femme lui caressait le dos, de la nuque à la raie des fesses, lui griffant du bout de l'ongle la colonne vertébrale, agaçant son anus. Lise en avait la chair de poule. Puis, la fille descendit vers son ventre, écarta les doigts quand elle arriva sur la vulve, pour faire saillir les lèvres.

Lise gémit de plaisir, sentit ses jambes fléchir. Ce simple contact déclencha en elle un orgasme bref mais fulgurant, et elle dut s'accrocher à sa cavalière pour ne pas tomber en arrière. Deux doigts lui écartaient les grandes lèvres, juste à l'entrée du vagin, sans impatience, comme on effleure la tranche d'un

livre, passant et repassant sans cesse. La mouille s'écoulait d'elle en abondance. Elle en avait honte, mais c'était tellement bon qu'elle oublia toute pudeur. Elle allait au-devant des doigts qui la fouillaient, guettant l'instant où ils allaient enfin la pénétrer.

Mais l'inconnue en avait décidé autrement : elle lui saisit la main qu'elle dirigea vers sa propre chatte, l'obligeant à se branler elle-même. Lise se moquait bien des spectateurs. Obéissante, elle ne tarda pas à s'enfiler trois doigts dans le vagin. L'autre lui tenait le poignet, rythmait sa masturbation. Lise s'enfilait ses doigts aussi profondément que possible. Elle courait après une jouissance qui lui échappait. Elle savait bien qu'elle ne pourrait y arriver de cette façon : il lui fallait quelque chose de plus dur, de plus long, de plus gros, pour arriver à l'orgasme.

Plaquée contre sa partenaire, dont les cuisses se frottaient aux siennes, elle continua cependant à se triturer le con. Et subitement, comme ils l'avaient tous fait depuis le début de la soirée, la femme la repoussa. Elle se retrouva seule, immobile, sa main s'agitant au bas de son ventre, dans un clapotis obscène.

Elle eut un instant d'hésitation, suspendit son geste puis, avec une frénésie renouvelée, continua. Elle se disait : « Je suis à poil au milieu d'un salon, je me branle devant tout le monde, je m'en fous ! » Elle tourna lentement sur ses talons, pour offrir à chacun le spectacle de sa branlette, pliant les jambes, pour s'ouvrir, s'exhiber davantage.

Deux mains la saisirent à la taille, on lui fit faire quelques pas ; elle avait toujours ses doigts dans sa chatte. On la fit s'agenouiller sur ce qui devait être un canapé, on lui fit poser le menton sur le dossier. Deux autres mains lui prirent les poignets, on les fit passer dans son dos ; elle sentit bientôt sur sa peau le contact du métal froid, suivi d'un petit déclic. Elle était attachée par des menottes ; sa pose faisait saillir ses fesses. Son pouls s'accéléra ; elle avait peur, et espérait que Marc était toujours bien là. Bientôt, elle sentit contre son cul quelque chose de froid, qui lui coula dans la raie, jusque sur la chatte. Deux doigts commencèrent à masser son trou du cul, aidés par la crème, peut-être de la vaseline.

Une bite effleura sa bouche, entra à l'intérieur, comme tout à l'heure, quand on l'avait embrassée sans relâche. On lui tenait la tête, et la bite s'enfonçait sur sa langue, jusqu'à ce qu'elle ait le nez dans les poils de celui qu'elle suçait. Elle arrondissait ses lèvres sur la queue, creusant les joues pour la retenir le plus longtemps possible. Elle aurait aimé la caresser avec ses mains. Derrière, elle avait déjà un doigt dans le cul, un doigt qui lui sembla étrangement long et fin, un doigt de femme, sans doute. Quand un deuxième doigt élargit encore son anus, elle ne résista pas, força dans son ventre pour faciliter le passage. Elle avait l'impression d'avoir le cul grand ouvert ; elle n'eut même pas mal quand le pouce vint se rajouter. La vaseline rendait la pénétration agréable ; mais sa chatte délaissée criait famine.

La bite allait et venait entre ses joues, bientôt remplacée par une autre, moins longue mais plus épaisse,

qui lui infligea le même traitement. Elle aspirait avec autant de volupté, et essayait d'imaginer celui qui était derrière. Elle avait compris le jeu auquel on la soumettait. Ils avaient fouillé sa bouche avec leur langue, et maintenant, ils allaient y fourrer leur bite. Les doigts abandonnèrent son trou du cul, pendant qu'une autre queue s'introduisait dans sa bouche.

Contre son anus quelque chose de dur et de froid se frottait. Prise de panique, elle voulut résister en serrant les fesses, mais une main ferme tenait le gode, car c'en était sûrement un. Ses chairs s'écartèrent d'elles-mêmes, l'objet pénétra. Sa taille lui sembla monstrueuse ; elle essaya de se débattre, mais deux mains très fermes lui maintenaient le bassin. Le gode s'enfonçait dans son cul, avec une lenteur calculée. Elle avait l'impression qu'elle allait s'ouvrir en deux ; la douleur lui coupait le souffle. Elle chercha à recracher la bite qui se branlait dans sa bouche, mais on l'en empêcha en lui emprisonnant la nuque.

Le gode, dans son anus, remontait de plus en plus profondément ; elle avait l'impression que cela ne s'arrêterait jamais. Enfin, il s'immobilisa, la remplissant toute. Cette chose en elle lui paraissait énorme, très dure. Mis à part cette impression bizarre d'être habitée par un corps étranger, la douleur du début s'estompait, remplacée par une chaleur intense. Elle s'efforçait de ne pas bouger, ne cherchait plus à expulser l'engin, de peur de ne pas pouvoir se contrôler.

D'autres bites venaient dans sa bouche, ou les mêmes, elle ne savait plus ; cela n'avait aucune

importance. Elle était là pour sucer, et elle suçait, à en avoir mal aux mâchoires. Sa position, les bras retenus dans le dos, les genoux en équilibre sur le bord du canapé, lui donnait des crampes. Elle aurait aimé que Marc lui flatte les fesses comme il le faisait si souvent ; elle aurait reconnu son geste rassurant. En fait, tout son corps n'existait que parce qu'elle était possédée par-derrière, et sa bouche que parce qu'elle se resserrait sur des bites. La surface de sa peau était parcourue de frissons ; elle avait envie qu'on lui touche les seins, qu'on lui palpe les fesses, qu'on lui caresse le dos, qu'on lui frotte le clitoris. Elle n'avait plus de surface, elle n'était qu'orifices à plaisir, au service de désirs anonymes. Elle imaginait les gens assis derrière elle, en train de contempler le gode sortant de son cul, au-dessus de ses lèvres entrebâillées, suintantes de mouille.

La dernière queue ne fut pas remplacée dans sa bouche. Ne lui laissant que quelques secondes de répit, les mêmes mains autoritaires la saisirent à la taille, la firent se relever. On la guida, elle fit quelques pas hésitants, les seins rendus saillants par ses bras tirés en arrière. Elle marchait difficilement, le gode dans son rectum ; bizarrement, elle n'avait plus mal. Elle sentit qu'on lui attachait des bracelets aux chevilles. On lui enleva les menottes, on lui passa le même genre de bracelets aux poignets ; elle reconnut le contact du cuir et celui du métal. Des anneaux, une chaîne ? On la fit s'allonger sur un pouf, on amena son cul juste au bord, puis on lui fit plier les genoux jusqu'à ce que ses talons touchent ses fesses. Elle entendit un déclic, comprit que ses

poignets étaient liés à ses chevilles, et qu'elle ne pouvait se présenter que grande ouverte, la vulve en avant.

Immédiatement, une bite la pénétra, s'enfonçant d'une seule poussée dans son con inondé. Un va-et-vient rapide commença. Elle cria de plaisir tant elle avait souhaité qu'on la pénètre. Par-derrière, sous les couilles de celui qui la baisait, une main s'empara du gode, le fit entrer et sortir en cadence de son cul. Cette sensation nouvelle, mêlée de douleur, la fit hurler.

— Oh non ! C'est trop bon ! J'en peux plus ! Arrêtez !

Elle avait l'impression que la bite et le gode se disputaient sa possession, se repoussant l'un l'autre. La bite allait et venait de plus en plus vite, elle devint plus dure que le gode, en elle, et le sperme gicla en abondance. Avant de débander, la queue se retira de son con, fut remplacée par une autre, qui la pénétra de la même façon. Elle lui parut moins longue, mais plus lourde, avec un gland qui débordait largement. Après quelques allers-retours très violents, elle cracha à son tour son jus, pendant que le gode continuait à lui limer le cul avec la même régularité.

Lise commençait à avoir des crampes dans les cuisses ; le foutre coulait de son con à ses fesses. Et le gode coulissait en elle de plus en plus facilement. D'autres bites la remplirent. Elle avait cessé de compter, se concentrant sur le moment où le sperme se répandait en elle. Elle geignait en accompagnant les coups de queue qui la secouaient. Et elle se répé-

tait qu'elle n'était qu'un trou à bites, un sac à foutre, qu'on venait se soulager en elle comme dans la dernière des putes.

Après un orgasme qui la laissa pantelante, plus aucune bite ne vint la pénétrer ; elle comprit que c'était fini. Un jus épais s'écoulait de sa chatte ; le gode, après un dernier aller-retour, se retira de son anus. Elle fit un effort pour resserrer ses sphincters ; elle avait l'impression d'être complètement vide. On libéra ses poignets et ses chevilles ; elle put allonger les jambes, soulager ses cuisses. Reprenant peu à peu son souffle, elle remarqua que le disque qui tournait était le même qu'à son arrivée. Tout cela n'avait peut-être été qu'un rêve.

Elle sentit une main familière lui caresser la hanche, entendit à son oreille la voix de Marc.

— Ça va, tu crois que tu vas pouvoir te lever ?

Elle fit oui de la tête. Elle croyait qu'il allait lui ôter la cagoule, et qu'elle pourrait enfin voir le visage de ceux qui l'avaient baisée, engodée. Il se contenta de l'aider à se relever, lui mit sa robe sur les épaules. Il la guida par le coude, et la prévint, comme à l'arrivée, du passage du seuil, de l'approche des trois marches. Elle sentit la fraîcheur de la nuit sur sa peau. Ils firent quelques pas sur le gravier de l'allée, dont elle reconnut le crissement sous ses chaussures. Il lui ôta la cagoule. Elle secoua la tête pour remettre ses cheveux en place, se passa les mains sur le visage, ouvrit les yeux, reprenant peu à peu contact avec la réalité. La nuit était tombée ; seule une ampoule nue pendant à un fil éclairait le perron. Marc, à côté d'elle, la regardait, guettant sa réaction.

— Tu n'as pas trop souffert ?

En guise de réponse, elle s'approcha, plaqua sa bouche sur la sienne. Ils échangèrent un long baiser ; il lui caressa les seins entre les pans de sa robe ouverte. Elle recula d'un pas, radieuse.

— C'est bon de reconnaître ta bouche et tes mains !

Puis elle s'accroupit.

— Je suis encore pleine de sperme, il faut que je me vide, sinon je vais en mettre plein la voiture.

Elle fit gonfler son ventre, expulsa bruyamment un jet dru de pissée mêlée de foutre, qui dessina une large tache sur le gravier. La main sur la fente, elle étirait ses lèvres. Elle se tenait tournée vers la maison, se doutant que derrière les fenêtres obscures, des regards l'épiaient. Accroupie, vidée, la robe ouverte sur sa chatte, elle se secoua d'arrière en avant, pour faire tomber les dernières gouttes de sperme et de pissée, puis se releva.

— J'ai froid.

Elle rabattit la robe sur elle, ne refermant que le bouton de la ceinture. Marc lui passa son manteau sur les épaules. Ils franchirent main dans la main le portail gris, qui grinça sur ses gonds. La rue était déserte ; ils s'installèrent dans la voiture froide.

Lise ne resta pas silencieuse bien longtemps. Pendant que Marc faisait demi-tour dans une impasse, elle demanda :

— Ils étaient combien ?

Marc interrompit sa manœuvre, prit un air cachottier.

— Tu n'as pas compté ?

Lise fit la moue.

— Je n'en sais vraiment rien. Tu peux quand même me le dire !

Marc, sa main posée sur sa cuisse, remontait doucement vers sa fourche poisseuse.

— Non, non, je ne te dirai rien, cela fait partie du jeu.

Lise insista, prit son air de petite fille boudeuse.

— Allez, ne sois pas vache ! Dis-le, ou je ne fais plus rien avec toi !

Marc passa la première, démarra.

— Bon. Treize, en comptant les femmes et le nain.

CHAPITRE III

Entre mari et femme

Un soir en rentrant, Marc, sa veste à peine accrochée au portemanteau, annonça à Lise qu'il était très excité, à cause d'une cliente, une rousse bien en chair de quarante ans, qui lui avait montré ses cuisses et sa culotte pendant une heure d'horloge dans son bureau.

— Je bande comme un âne, il faut que tu te dévoues pour me soulager.

Lise n'en demanda pas davantage. Elle remonta sa courte jupe sur son ventre nu, glissa sa main sur sa chatte épilée de frais, en passant le bout de sa langue sur ses lèvres. Marc la regardait faire et sentait sa queue durcir. Lise, avec le temps, devenait de plus en plus provocante ; il appréciait tout particulièrement les moments où elle faisait la pute pour lui sur un claquement de doigts.

Lise s'était mise de dos, sachant que c'était ce qu'il aimait. Tournant la tête vers lui, promenant toujours sa langue sur ses lèvres, elle se troussa jusqu'aux aisselles, lui offrant le spectacle de ses

fesses ouvertes, avec, en bas, ses doigts qui allaient et venaient entre ses lèvres déjà humides. L'œil brillant, elle demanda :

— Alors, il te plaît, mon cul, aujourd'hui ?

Marc voulut la saisir, mais elle s'enfuit en courant, laissant retomber sa jupe sur ses fesses. Il ne la rattrapa que dans leur chambre, où il la plaqua le ventre sur le lit. Il lui dit, en défaisant son pantalon :

— Il me plaît, il me plaît tant que je ne pense qu'à lui toute la journée.

Elle avait le buste allongé sur le couvre-lit, les genoux écartés reposant sur le sol, les bras tendus en avant, les yeux clos. Soumise. Elle entendit le tintement de la boucle métallique de la ceinture, puis le tiroir de la table de nuit qui grinçait. Tout de suite après, elle sentit quelque chose de froid couler entre ses fesses. Les doigts de son mari, avec fébrilité, se concentraient sur son trou du cul. Elle voulut s'échapper, mais Marc, d'une main ferme, lui saisit la nuque, l'immobilisa. Elle essaya encore de se débattre et cria, étouffée par le couvre-lit.

— Non, non, tu ne vas pas me faire ça !

Mais elle sentait déjà le gland gonflé commencer à forcer son cul. Marc relâcha la pression sur sa nuque.

— Détends-toi, laisse-toi aller, pousse dans ton cul. Ça va être autre chose qu'avec le gode. Si tu as mal, j'arrête tout de suite.

Mise en confiance, excitée par l'urgence du désir de son mari, elle se laissa aller sur le lit. Le gland écarta ses muqueuses déjà molles, pour s'introduire avec lenteur dans son anus. Elle redoutait le

moment où l'élasticité de sa corolle atteindrait son maximum, et où elle aurait mal. Il n'en fut rien. La retenue de Marc y était pour beaucoup, et sa bite tout de même moins rigide à ce stade que le gode. Elle sentit que le gland avait franchi l'étranglement de son anus, qu'il progressait librement en elle. Marc la tenait fermement aux hanches, pesant de tout son poids sur sa bite qui disparaissait dans son cul. Enfin, soulagée, elle sentit les poils des couilles de Marc effleurer les lèvres de sa vulve, il était au fond, sa queue lui paraissait démesurément longue. Il s'immobilisa quelques instants, le temps de lui demander :

— Ça va, tu supportes ?

Elle répondit, la voix rauque :

— Je supporte bien, c'est pas désagréable. Mais, je t'en prie, va doucement.

Marc obéit et se retira très lentement. Puis, lui bloquant les reins à deux mains, il accéléra peu à peu le rythme de ses va-et-vient. Sa bite entraît et sortait aisément du cul béant. La couronne de l'anüs suivait les mouvements. Marc jouissait du spectacle. Il était en train d'enculer sa femme, il s'enfonçait dans son cul serré, entre ses fesses ouvertes, il accéléra encore ; son va-et-vient se fit plus heurté. Il craignait une réaction de refus à cause de la douleur, mais il se rendit vite compte, à l'ondulation de ses reins, que Lise accompagnait son mouvement. Elle aimait ça, cette salope !

L'entendant grogner de plaisir, il s'écria :

— Espèce de chienne, tu aimes que je t'encule, hein ?

Elle répondit dans un râle :

— Oh oui, j'aime ça, j'aime ta bite dans mon cul ! Encule-moi bien à fond, comme une pute !

Lise avait oublié toutes ses craintes, elle se projetait en arrière contre le bas-ventre de Marc. La sensation n'était pas du tout la même que par-devant. Elle avait une conscience plus aiguë de la bite qui la fourrait, et elle sentait chacun des mouvements, chacune des palpitations. Bientôt, elle eut des picotements sur les muqueuses de la chatte, irritées par le contact répété des couilles qui se balançaient. Elle glissa une main sous son ventre, par envie de tripoter les lourdes bourses. Quand elle les fit jouer entre ses doigts, elle entendit Marc grogner de plaisir.

Elle n'en pouvait plus. Sa chatte était en feu. Ignorant son clitoris qu'elle frottait contre le tissu rêche de la couverture, elle introduisit deux doigts entre ses lèvres ruisselantes, les enfonça, s'accordant au rythme de Marc qui lui bourrait le cul à fond. La double pénétration, avec cette bite qui lui semblait tellement longue, lui procura un orgasme. Elle cria :

— Oh non ! Je jouis, je jouis déjà !

Marc ne la laissa pas souffler, il poursuivit ses va-et-vient de plus en plus rapides dans son anus, qui clapotait. Il sentit les doigts de Lise venir effleurer de nouveau ses couilles ; le contact l'électrisa. Il chercha à se retenir ; voyant qu'il n'y parvenait pas, il se mit à l'enculer à grands coups ; il éjacula très vite, presque avec douleur, dans son trou du cul trop serré. La jouissance inouïe le fit râler comme une bête.

Lise, de son côté, avait senti la bite grossir, et avait perçu la montée du jus le long de la tige. Et quand il avait enfin giclé en elle, elle avait eu l'impression d'être inondée, et avait joui en même temps que lui. Jamais, par-devant, elle n'avait aussi bien ressenti son éjaculation. Elle brailla, en tapant du plat de la main sur le lit :

— Tu jutes, salaud ! Tu m'en fous plein le cul !

Après un dernier coup de reins, Marc s'abattit sur le dos trempé de sueur de sa femme, lui mordilla tendrement la nuque. Ils restèrent ainsi quelques minutes, figés dans la position où les avait laissés le plaisir. Quand Marc se redressa, sa bite ramollie fut expulsée du cul de Lise avec un bruit de ventouse. Il lui caressa les fesses doucement. Elle se retourna.

— Salaud, tu m'as bien enculée... tu me l'as fait, tu es content ?

Il la regardait. Elle avait du chien, avec sa jupe froissée, remontée sous les bras, ses cheveux en bataille, ses yeux brillants, ses odeurs de crevette fraîche et de fleur écrasée. Il se dit qu'il avait de la chance. La plupart des jeunes couples mariés ne s'amusaient pas si bien qu'eux. C'était écrit dans les journaux. Dans la cuisine, il déboucha une bouteille de champagne qui attendait une grande occasion.

CHAPITRE IV

Le prof

Depuis un certain temps, le matin, dans le bus et le métro, Lise avait repéré un homme dans la cinquantaine, mince, les cheveux gris plus longs que la moyenne, frisant sur la nuque. Il était toujours vêtu de façon *british* : pull shetland, veste à chevrons, pantalon de velours, parka de cuir épais. Il émanait de lui une élégance décontractée ; son visage fin, marqué de quelques rides au coin des lèvres, trahissait l'intello ; impression que confirmait son regard noir, tout le temps mobile.

Presque systématiquement, le type venait s'asseoir en face d'elle, alors qu'il y avait d'autres places libres dans le bus. Il lui adressait un discret sourire, auquel elle ne répondait pas, mais qui ne la laissait pas indifférente. Il déployait *Le Monde*, qu'il lisait attentivement. Mais Lise, tournée vers la vitre, sentait de temps à autre son regard la fixer, par-dessus le journal. Dans le métro, ensuite, elle le retrouvait dans son wagon, jamais très loin d'elle, et certainement pas par hasard. Elle supposait qu'il était

prof à la fac, puisqu'il descendait toujours à l'arrêt du campus de La Doua, là même où quelques années auparavant elle avait rencontré Marc.

Peu à peu, une complicité s'était nouée entre eux. Ce jour-là, sans l'avoir prémédité, elle répondit à son sourire. Quand il descendit à La Doua, elle le suivit du regard sur le quai. Le prof se retourna pour lui adresser un petit signe de la main, elle piqua du nez, confuse. Il lui restait encore deux stations pour remettre de l'ordre dans ses idées, avant d'attaquer sa journée de travail.

Un jour, elle se décida à parler à Marc du prof du bus. Son mari ne cacha pas sa surprise et réagit comme elle s'y attendait.

— Tu t'intéresses à des inconnus et tu fantasmes sur eux ?

Lise tenta de s'expliquer :

— C'est de ta faute. Je vais cul nu au boulot, et mon imagination travaille.

Elle décrivit le prof le plus précisément possible, raconta comment il procédait pour se retrouver près d'elle, les regards qu'il lui jetait par-dessus son journal, leur complicité depuis qu'ils avaient échangé un sourire.

De ce jour, quand Lise partait au travail avec une jupe courte ou un chemisier transparent, Marc ne manquait pas de lui dire :

— C'est ton prof qui va être content !

Dans le bus, Lise ne savait quelle attitude adopter, mais guettait toujours l'arrivée et le départ du type. Un matin, prise d'une pulsion incontrôlable,

elle décida d'aller plus loin. En jupe étroite, elle croisa haut les jambes, sans tirer sur le tissu remonté sur ses cuisses. Elle se tourna vers la fenêtre, assise de biais sur la banquette ; ses genoux touchaient presque ceux du prof assis en face d'elle, le nez dans son journal.

Elle sentit son regard remonter le long de ses jambes, se fixer à la lisière de ses bas, sur la fine bande de peau nue entre l'ourlet de la jupe et la dentelle de la jarretelle. Elle fit mine de changer de position, ce qui eut pour effet de faire remonter un peu plus sa jupe sur sa cuisse. Elle eut envie, à cet instant, d'ouvrir grand les jambes pour lui montrer sa chatte. Mais une grosse dame vint s'asseoir à côté d'eux ; le charme était rompu, elle referma son manteau.

Quand elle raconta la scène à Marc, elle omit de préciser qu'en arrivant au travail, elle s'était précipitée aux toilettes pour se masturber. Et que la jouissance l'avait prise presque immédiatement.

Un matin, le prof monta dans le bus à l'arrêt habituel, et vint s'asseoir en face d'elle, en dépliant son journal. Ils avaient échangé leur bref bonjour, devenu quotidien depuis que Lise lui avait montré ses cuisses.

Elle aurait volontiers recommencé tout de suite, mais l'étroitesse de sa jupe l'empêchait de le faire de façon naturelle. Elle avait une folle envie de pousser les choses plus loin, pour son propre plaisir, et pour celui de Marc qui la questionnait chaque jour ; mais elle ne voyait pas comment s'y prendre.

Un chaos de la route lui apporta la solution. Leurs genoux se heurtèrent et restèrent collés. C'était la première fois qu'ils étaient réunis autrement que par le regard. Elle ne fit aucun mouvement pour rompre le contact. Le velours à grosses côtes touchait ses bas. Ils restèrent ainsi de longues minutes, puis elle sentit une pression s'exercer. Le prof cherchait à lui écarter les genoux. Elle ne résista pas, ouvrit les cuisses autant que l'étroitesse de sa jupe le lui permettait. Il avança son genou entre les siens ; elle le bloqua quand il essaya de monter plus haut.

Il avait toujours les yeux rivés à son journal, mais Lise, tournée vers la fenêtre, savait qu'il la dévisageait à la dérobée. Elle espérait que l'excitation qui la gagnait ne se voyait pas trop sur son visage. Ils firent tout le trajet ainsi, le genou du prof prisonnier de ceux de Lise. Une foule de fantasmes se présentaient à son esprit. Elle se voyait sur cette même banquette, jupe troussée au ventre, au milieu de la foule matinale, en train de se masturber devant lui, plongé dans son journal.

Elle détourna les yeux du spectacle de la rue pour fixer sa braguette. Le velours à grosses côtes formait une bosse : il bandait dur. Cela ajouta encore à son trouble.

Le métro était noir de monde ; ils ne trouvèrent pas de place assise. Ils étaient pressés comme des sardines ; le prof se plaça juste derrière elle, bien plus près que d'habitude. Il avait replié son journal sous le bras. Elle eut peur d'avoir été trop loin ; le fait que Marc ne soit pas là augmentait ses craintes. Et si c'était un sadique, un fou ! Elle tenta de

changer de place, mais la foule était trop compacte. Elle essaya de se rassurer : que pouvait-il bien lui arriver de grave au milieu de tous ces gens ? Et puis, elle était curieuse de connaître la suite.

Elle sentit un contact au creux de son dos. Elle frémit. C'était le prof, quasiment collé à elle. Et elle ne pouvait pas bouger, coincée entre une grosse Martiniquaise et la barre d'appui. Elle se raidit. La main du prof, à plat sur son manteau, descendait au creux de ses reins. Son anxiété avait disparu, remplacée par une sourde excitation, qu'elle se sentait incapable de maîtriser. Arrivée à la taille, la main marqua un temps d'arrêt, puis reprit sa progression. Elle était sur ses fesses, à présent, où elle s'immobilisa. La main, inerte jusque-là, s'animait. Elle se promena sur les rondeurs du cul, de bas en haut, comme pour estimer le galbe, la fermeté. Puis elle malaxa les fesses, descendant de plus en plus bas entre les cuisses, essayant de s'introduire, par-dessus le manteau, entre les jambes.

Lise tendit son cul en arrière, mais sa jupe était trop étroite, et les doigts du prof ne purent aller plus loin. Sa mouille suintait de sa chatte ; elle avait des bouffées de chaleur, et n'osait plus lever les yeux, de peur de croiser le regard d'un passager. Jusqu'à la station de La Doua, il lui tripota le cul, alternant caresses distantes et palpations précises, refermant ses doigts comme des serres sur les hautes fesses pommées. Elle fut à la fois soulagée et frustrée quand il descendit du métro. Elle ne se retourna pas pour le voir disparaître sur le quai.

Au travail, elle s'interdit d'aller aux toilettes pour

se branler, comme cela lui était arrivé déjà plusieurs fois. Elle eut beaucoup de mal pendant toute la matinée à se concentrer sur ses dossiers. Les lèvres de sa chatte, où la mouille avait séché, étaient irritées et toutes collantes. Elle profita de la pause de midi pour aller se rafraîchir la vulve à l'eau froide. Mais son excitation ne la quitta pas jusqu'au soir. A maintes reprises pendant la journée, elle se surprit à frotter ses cuisses l'une contre l'autre ; loin de la calmer, cela l'électrisait. Elle se dépêcha de rentrer à la maison, espérant y retrouver Marc. Elle fut déçue de trouver l'appartement vide. Elle avait très envie de lui raconter ce qui s'était passé, et elle était sûre qu'il l'aurait baisée sur-le-champ.

Le lendemain, dans le bus, tournée vers la fenêtre, Lise n'osait pas croiser le regard du prof. Bientôt, celui-ci disposa ses jambes de part et d'autre des siennes. Et il frotta son pantalon de velours contre le nylon de ses bas, à hauteur des mollets. Elle ne chercha pas à lui échapper, elle n'en avait de toute façon pas la place. Le contact du velours était d'une grande douceur ; elle bougea légèrement les jambes, pour augmenter la pression. Le prof l'accompagnait en faisant aller et venir ses jambes au même rythme. Elle osa le regarder, elle fut cueillie par son regard, au-dessus du *Monde* déplié. Il attendait davantage d'elle.

Elle décida de lui donner satisfaction. Elle défit lentement les boutons de son imperméable, l'ouvrit, puis posa ses mains à plat sur ses cuisses. Et elle commença à se caresser discrètement, remontant à

chaque passage le tissu de sa robe à la lisière des bas. Puis elle glissa les mains entre ses cuisses légèrement écartées. Elle se dit, sentant un plaisir sale monter en elle : « Je suis en train de me caresser devant un inconnu au milieu d'un bus, et je mouille comme une fontaine. »

L'autre, en face, n'en perdait pas une miette et avait replié son journal. Il fixait les mains jouant avec l'étoffe de la robe, espérant sans doute le moment où la jupe serait assez haute pour dévoiler une parcelle de peau nue. Le terminus arriva.

Lise sortit la première, se dirigea vers le métro, sur le quai déjà noir de monde. Elle marchait lentement, se retournant à demi pour s'assurer que le prof suivait. Il était juste dans son dos. Il s'engouffra derrière elle quand les portes s'ouvrirent. Il se plaqua à elle dans la foule ; presque tout de suite, elle sentit une main se coller à son cul. Elle se tenait à la barre, des frissons la parcouraient de la tête aux pieds. Elle avait bien choisi ses vêtements, car les tissus très fins de l'imperméable et de la jupe permettaient au prof de la palper presque sans obstacle. Elle se cambrait sous les caresses, les yeux dans le vague.

Il passait d'une fesse à l'autre, les tripotant, descendant aussi bas qu'il pouvait sous l'arrondi de la croupe, fourrageant même de la tranche de la main dans la raie, où la jupe resta coincée. Il l'attira à lui, son bas-ventre contre son cul, et se frotta à elle. Elle ne tarda pas à sentir la grosseur de sa queue ; cette sensation lui fit perdre la tête. Elle eut un instant envie de se retourner, de lui mettre la main sur la

braguette, de lui prendre la bite. Il continuait à se branler discrètement contre elle, la maintenant à sa portée avec fermeté. Elle aimait la main qui la tenait prisonnière ; elle avait chaud, sa chatte coulait. Elle n'osait pas relever les yeux, de peur qu'un passager surprenne leur manège.

La pression se faisait de plus en plus insistante sur ses fesses ; des images se succédaient dans sa tête. Elle se voyait troussée jusqu'à la taille au milieu de la foule interloquée, ou en train de se faire bourrer, debout, par-derrière. Une vague de mouille chaude s'écoula de sa chatte. La station où le prof devait descendre approchait. Elle espérait qu'il prolongerait le voyage. Il n'en fit rien, descendit comme d'habitude. Elle n'osa pas se retourner quand il quitta le wagon, remit un peu d'ordre dans sa tenue, tira sur sa jupe froissée au creux de ses fesses. Elle n'avait plus que deux stations pour essayer de retrouver son sang-froid.

Quand elle remonta en surface, l'air frais du matin lui fit du bien. Elle n'avait que quelques centaines de mètres à faire avant de pénétrer dans le grand immeuble de verre de sa banque. Pendant le trajet, elle s'appliqua à respirer, en essayant de se persuader qu'il ne s'était rien passé. Mais la fraîcheur de l'air sur ses lèvres intimes lui rappelait le plaisir qu'elle avait pris, la frustration honteuse qu'elle avait ressentie.

Elle passa à son bureau, posa son sac, son imperméable et se dirigea vers les toilettes. Elle savait qu'elle ne résisterait pas longtemps à l'envie de se masturber, et pourrait ensuite passer le reste de la

journée tranquille. Elle ne croisa personne et s'enferma dans une cabine. Les cloisons ne montaient pas jusqu'au plafond et, en bas, s'arrêtaient à vingt centimètres du sol. Elle s'assit sur la lunette, retroussa sa jupe en étendant ses jambes ouvertes devant elle.

Elle appuya son dos contre la cloison et, fermant les yeux, introduisit deux doigts dans sa chatte en eau. Ensuite, prise de frénésie, elle se branla à toute vitesse, introduisant ses doigts au plus profond, les ressortant dans un bruit mouillé. Elle savait qu'elle allait jouir sans tarder, mais l'orgasme la secoua plus tôt encore qu'elle l'avait imaginé. Avant d'avoir eu le temps de se mordre les lèvres, elle laissa échapper un fort râle de plaisir ; ses talons aiguilles raclèrent violemment le sol carrelé. Elle reprit son souffle, au fur et à mesure que les ondes qui traversaient son ventre se calmaient. Elle tira du papier du dérouleur, s'essuya les doigts puis les lèvres du sexe, les pressant l'une contre l'autre pour en extraire la mouille collante. Elle jeta le tout dans la cuvette, remit sa jupe, tira la chasse, sortit.

Elle faillit se heurter à Hélène, sa voisine de bureau qui, au même moment, quittait la cabine voisine. Sa collègue était une jeune femme de petite taille, comme elle, très bien faite, les cheveux bruns coupés très court, les yeux verts, les pommettes saillantes. Elle était toujours vêtue de pantalons noirs, dans un style garçonne délurée. Hélène la fixa dans les yeux, un sourire amusé aux lèvres.

— Alors, Lise, ça va bien ? Tu en es sûre ?

Lise, le rouge aux joues, trouva la force de répon-

dre que ça allait. Elles se dirigeaient de concert vers les lavabos. Hélène reprit, souriant toujours :

— C'est drôle, j'ai entendu crier, tu n'as rien entendu, toi ?

Lise se savonnait les mains, très absorbée. Elle répondit sans tourner la tête :

— Non, je n'ai rien entendu, tu as dû rêver.

L'autre insista :

— On aurait dit un cri de plaisir. Oui, j'en suis sûre, un cri de plaisir.

Lise se rinçait les mains pour se donner une contenance.

— Non, c'est plutôt une chasse d'eau qui fuit, je pense.

Mais Hélène n'abandonnait pas.

— Non, c'était pas une chasse d'eau, et ça venait de tout près.

Elles quittèrent les toilettes, remontèrent le couloir en direction des bureaux. Lise se sentait mal à l'aise, elle avait la certitude qu'Hélène avait tout compris. Elle espérait simplement qu'elle n'irait pas colporter l'histoire dans le service.

Quand elle rentra le soir, Marc lui fit subir l'interrogatoire en règle qui faisait partie de leurs jeux intimes. Elle s'y plia de bonne grâce, n'omettant aucun détail, jusqu'à sa rencontre fortuite avec Hélène dans les toilettes.

Ce fut la partie de l'histoire qui intéressa le plus Marc. Il connaissait Hélène pour l'avoir rencontrée au cours d'une sortie de ski organisée par le comité d'entreprise. Il l'avait remarquée, comme toutes les femmes-enfants qu'il croisait. Il se souvenait

qu'elle portait une combinaison rouge, brillante, qui la moulait. Il revoyait son visage aux traits réguliers, ses cheveux très noirs qui la faisaient ressembler à Louise Brooks dans *Loulou*. Il s'était même dit que pour paraître mince sous une tenue pareille, elle devait être vraiment faite comme une poupée. Il rassura sa femme : à son avis, Hélène garderait sa découverte pour elle, n'en répandrait sûrement pas le bruit chez les collègues de bureau. Elle était bien trop fine pour ça. Il ajouta, d'un ton qui se voulait détaché, qu'il avait bien envie de revoir cette fille. Lise promit d'y penser.

CHAPITRE V

Folies sur l'autoroute

Marc et Lise n'avaient pas pris de vacances depuis longtemps, le week-end de Pâques approchait. Il lui proposa une escapade à Paris. L'idée plut bien sûr à Lise, elle énuméra tout ce qu'ils n'avaient pas pu faire à Paris lors de leur dernier passage : visite d'expositions à Beaubourg, du Louvre, de la place du Tertre, et tour des boutiques de Montparnasse. Marc ajouta au menu quelques distractions moins culturelles : la place Dauphine et le bois de Boulogne.

Ils avaient prévu de partir dès le vendredi soir après le travail, pour en profiter au maximum. Marc avait réservé une chambre à l'Ibis, rue de la Gaîté, qu'il connaissait pour y avoir séjourné pour raisons professionnelles.

Il remplit une valise des vêtements que Lise devrait porter à Paris, et choisit aussi sa tenue de voyage : jupe plissée de coton crème, très courte, chemisier presque transparent, bas à peine foncés, pour bien mettre ses jambes en valeur.

A peine sorti du tunnel sous Fourvière, il éteignit la radio pour brancher la C.B. Il se tiendrait ainsi informé des difficultés de la route, des bouchons, des radars.

Lise, passé le péage de Villefranche, prit sa position favorite : le dossier de son siège incliné en arrière, ses pieds nus posés sur le tableau de bord. La voiture n'était pas assez spacieuse pour qu'elle puisse allonger complètement les jambes, ce qui l'obligeait à les écarter, au grand plaisir de Marc, qui retroussa sa courte jupe et tripota son ventre nu du dos de la main.

Lise appréciait les trajets en voiture. Les vibrations de la mécanique, le fait de se sentir à l'abri dans une bulle faisaient toujours naître en elle une sourde excitation. Et il lui revenait en mémoire une descente dans le Midi, quelques années plus tôt. Elle se laissait aller en rêvassant. Marc sentit une humidité bien connue tacher ses doigts fichés dans son con depuis plusieurs kilomètres.

— Tu mouilles ? Tu étais encore en train de fantasmer ?

Lise s'étira, ce qui eut pour effet de lui découvrir complètement le bas-ventre.

— Tu ne crois pas si bien dire.

Marc poursuivit, amusé :

— Tu es en train d'offrir un spectacle intéressant à tous les routiers que nous dépassons.

Lise lui fit part de sa surprise, elle n'y avait pas pensé. Il précisa :

— Ils sont là-haut dans leur cabine, et leur seule distraction est de mater les cuisses des passagères.

Lise n'arrivait pas à y croire.

— Tu me racontes des histoires, ils ne voient rien du tout.

Marc la caressait tout en conduisant.

— Ils n'en perdent pas une miette ; je vais te le prouver tout de suite.

Ils étaient entre Villefranche et Mâcon. Il monta le volume de la C.B., se rabattit sur la file du milieu, ralentit sensiblement. Les camions sur la droite roulaient à 90, Marc à peine plus vite qu'eux, ce qui faisait durer le temps de dépassement.

Lise se demandait où il voulait en venir, elle savait par expérience qu'il était toujours agréable de se laisser porter par l'imagination de Marc. Pour corser le jeu, elle se plaqua contre sa portière. L'idée que les chauffeurs pouvaient voir son bas-ventre nu et la main de Marc dessus l'excitait. Elle sentit la pointe de ses seins durcir sous son mince chemisier.

Ils roulaient en silence ; Marc, concentré sur la conduite, ralentissait l'allure quand ils arrivaient à hauteur de la cabine des camions. Ils ne firent que dix kilomètres avant que les réactions passent dans la C.B. Dans le haut-parleur grésillant de l'appareil, ils apprirent qu'ils avaient fait mouche. Une voix au fort accent méridional lança à la cantonade :

— Putain, les gars, je viens de voir passer une salope le cul à l'air, les jambes sur le tableau de bord, en train de se faire branler par son mec !

Ce fut l'affolement sur le Canal 19. Dans le brouhaha général, une autre voix lança :

— T'es où, tu vas dans quelle direction, c'est quoi comme bagnole ?

Le Marseillais répondit :

— Je vais en direction du Nord, hauteur kilomètre 360, la bagnole est une R5 rouge. Ils viennent juste de passer, c'est des exhibitionnistes, ils roulaient tout doucement, le mec a levé le pied à ma hauteur.

L'autre, entre deux grésillements, répondit :

— O.K., bien reçu, je suis devant, je les guette dans mon rétro.

Le désir échauffait le ventre de Lise. Elle venait au-devant des doigts de Marc qui écartaient ses grandes lèvres et la pénétraient. Marc perçut son changement d'attitude, il enfonça ses doigts.

— Tu vois, on peut affoler les routiers entre Lyon et Paris. Comme ça, ils auront de chouettes souvenirs pour se branler ce soir, dans leur cabine.

L'ambiance devenait torride sur le canal 19. La tension fut à son comble quand l'un de ceux qu'ils avaient doublés annonça que la R5 rouge était certainement équipée de la C.B. Il avait repéré l'antenne sur le toit. Ce fut un déchaînement sur les ondes. La réception était brouillée, mais Marc et Lise purent entendre une série de propositions très directes, avec des accents différents :

— Pour celle qui se fait branler en R5 rouge, je peux lui proposer quelque chose de plus long et de plus dur.

— J'ai une grosse bite pour toi, arrête-toi au prochain parking, et je te montre mon artillerie.

Lise se sentait émoustillée ; la main de Marc, qui s'agitait entre ses cuisses, accentuait son trouble. Elle aimait bien sentir le désir des hommes pour

elle. Mais là, c'était encore plus excitant ! Tous ces mecs qui guettaient son passage dans leur rétroviseur, et à qui elle offrait la vision fugitive de son con ! Elle avait l'impression de sentir leur regard sur elle. Elle se rassasiait de leurs obscénités. Et elle se représentait mentalement toutes ces bites raides dans les pantalons.

Lise, poussée par ses fantasmes, descendit ses pieds du tableau de bord et se tourna vers Marc. D'un geste précis, elle détacha sa ceinture et fit coulisser sa fermeture Eclair. Elle glissa la main à l'intérieur du jean et flatta la bosse de la queue sous le slip. Elle descendit aux couilles, les griffant du bout de l'ongle à travers le tissu. Elle tira sur l'élastique, découvrit le gland décalotté, déjà baveux.

Marc se forçait à fixer les voitures qui le précédaient. L'élastique de son slip lui comprimait la base de la queue, lui tirait sur les poils. Il sentait la main de Lise envelopper sa queue. Elle le masturbait. La C.B. continuait de déverser son flot d'invitations et de propositions.

Lise s'agenouilla sur son siège, troussa sa jupe sur son cul qu'elle plaqua littéralement à la vitre, et se pencha pour prendre la bite de Marc dans sa bouche. Il se tassa au fond de son siège pour laisser le passage entre son ventre et le volant. Il fut pris de frissons quand les lèvres se refermèrent sur son gland. La langue de Lise se promenait tout autour, délicatement, comme on suce une glace. La position l'empêchait de descendre très bas sur la tige, mais elle le branlait en même temps, pour compenser.

Lise sentait le contact froid de la vitre contre son cul, et imaginait les lèvres de son sexe collées au verre. A ses oreilles, la C.B. grésillait sans arrêt :

— Putain, c'est pas possible ! La gonzesse dans la bagnole, elle taille une pipe à son mec, et elle a le cul à la portière, une vraie pute, je vous le dis !

Une autre voix, plus lointaine, répondit :

— Dis-moi où ils sont, je le crois pas, bordel !
Dis-moi où, putain !

Quelqu'un d'autre, plus proche, ajouta :

— Si, si, c'est vrai, je viens de les voir passer, on ne voit que son cul ! Et quel cul elle a ! Moi aussi, je veux une pipe !

Les images se télescopaient dans la tête de Lise. Elle voyait une foule de bites jaillissant de leur braguette. Le gland de Marc enfla dans sa bouche ; elle sentit le sperme arriver, gicler contre son palais. Elle l'avalait jusqu'à la dernière goutte, ne recrachant la bite que lorsque celle-ci commença à mollir.

Marc avait eu beaucoup de mal à garder ses deux mains sur le volant, et son immobilité forcée avait rendu sa jouissance plus vive encore. Il avait eu l'impression que son plaisir montait de ses genoux à son ventre. Lise reprit une position plus décente sur son siège, un sourire canaille aux lèvres. L'excitation qu'elle avait accumulée en suçant Marc lui gonflait douloureusement le ventre. Elle serra les cuisses, les frotta l'une contre l'autre d'un mouvement régulier. Sa vulve s'ouvrait et se fermait au gré des contractions nerveuses de son ventre. Elle ôta ses chaussures, posa ses pieds sur le tableau de bord, les genoux fléchis, et les fesses au ras du siège.

Elle savait bien que Marc, tout en conduisant, l'observait du coin de l'œil. Elle se caressa d'abord l'intérieur des cuisses à deux mains, montant lentement du repli des genoux jusqu'à l'endroit où les bas laissaient place à la peau nue. Elle défit un à un les boutons de son chemisier, qu'elle tira hors de sa jupe, en l'ouvrant. Seule sa jupe froissée autour de sa taille barrait encore, à peine, sa nudité. D'une main, elle soupesa ses seins, passant de l'un à l'autre, en pinçant les bouts, les étirant entre le pouce et l'index. De l'autre main, elle frottait sa vulve, dans laquelle elle introduisit deux puis trois doigts.

Elle avait abandonné toute pudeur ; seule l'exiguïté de l'habitacle l'empêchait d'ouvrir plus largement les cuisses. Marc eut envie de la toucher, mais préféra la laisser à son plaisir, se contentant du spectacle. Les doigts brillants de mouille s'enfonçaient dans le vagin ; Lise avait incliné sa tête sur le côté. Les yeux fermés, la bouche entrouverte, elle courait après une jouissance qui semblait lui échapper.

Tout à sa masturbation effrénée, elle ne se rendit pas compte que la voiture ralentissait, puis stoppait. Ils avaient dépassé Beaune. Dans la longue montée du Besset-en-Chaume, l'autoroute n'était plus ouverte que sur une seule voie, à cause de la réfection d'une chaussée. Un bouchon se forma à cause de l'accumulation d'engins de chantier sur les bas-côtés. Marc, sans rien dire, une cigarette grésillant au coin de son sourire ironique, regardait sa femme se branler, seule au monde.

CHAPITRE VI

Les routiers sont sympas

Lise sursauta en entendant dans la C.B. :

— Salut, je suis juste à côté de vous, et je n'en perds pas une miette !

Elle se redressa sur son siège, voulut rabattre sa jupe sur ses cuisses, mais Marc l'en empêcha. Ouvrant les yeux, elle se rendit compte qu'ils étaient immobilisés dans un bouchon, et que près d'eux, à l'arrêt, se trouvait un camion, dont elle ne voyait que la roue avant et le bas de la portière. La voix reprit sur la C.B. :

— Excusez-moi de vous avoir dérangés, mais depuis Lyon, on entend parler d'une R5 rouge avec une fille nue à l'intérieur. Ce ne serait pas vous, par hasard ?

Lise, qui avait repris pied dans la réalité, se sentit devenir cramoisie, se tourna affolée vers Marc. Ce dernier cligna des yeux en souriant pour la rassurer, et prit le micro de la C.B. :

— Si, ça doit bien être nous. Je ne pensais pas que nous étions aussi connus.

L'autre, riant franchement, répondit :

— Si ça se trouve, on parle déjà de vous jusqu'à Rungis. Les ondes radio vont plus vite que les bagnoles.

Les voitures avancèrent, ils laissèrent le camion en arrière. La voix du chauffeur se fit entendre :

— Dommage que vous partiez déjà, on aurait aimé en voir plus. Mon collègue est presque sur mes genoux pour se pencher à la fenêtre.

Marc reprit le micro.

— Ah bon, vous êtes deux voyeurs intéressés par notre petit spectacle ?

Le chauffeur proposa de changer de canal C.B. pour discuter plus tranquillement. Sur ses conseils, Marc se brancha sur le numéro du département de sa voiture, le 69. L'autre l'y attendait déjà.

— On pourrait se retrouver quelque part, à quarante kilomètres après Semur, il y a un parking agréable.

Marc se tourna vers Lise, lui fit un clin d'œil et répondit :

— Présentez-vous un peu. Vous avez quel âge ?

— La trentaine, tous les deux. Et puis, attention, on a pris une douche, tout à l'heure à Châlon. On est propres sur nous et on sait se tenir, vous verrez.

Lise sentait l'excitation la gagner, elle caressa doucement le poignet de Marc quand celui-ci reprit le micro.

— C'est O.K. pour nous, à tout à l'heure au parking de Semur.

Le bouchon se dégageait, le soleil basculait à l'horizon, il allait bientôt faire nuit. Lise restait

silencieuse. Elle avait remis ses jambes sur le tableau de bord, ouvert les cuisses, incliné le dossier de son siège. Elle reprit sa masturbation où elle l'avait interrompue et, sans préambule, s'introduisit deux doigts dans la chatte. Tout en conduisant, Marc lui caressait le genou du creux de la main, faisait crisser la peau sous le nylon.

— Tu es impatiente, je vois ça.

Il faisait nuit noire quand il aperçut dans la lumière des phares le panneau de sortie pour Semur. Dans la lueur bleue du tableau de bord, il vit que Lise avait retiré ses doigts de son con, et laissait sa main reposer entre ses cuisses. Il leva le pied et déboucha sur un vaste parking désert, éclairé par deux réverbères. A droite, sous les arbres, un édifice au toit à quatre pentes était éclairé : les toilettes. Marc coupa le moteur, laissa ses veilleuses allumées, descendit sa vitre. Lise avait redressé son dossier, remis de l'ordre dans sa tenue. Elle murmura, tête basse :

— Si ça se trouve, ils pèsent cent vingt kilos et sentent la transpiration. J'ai la trouille, repartons avant qu'ils arrivent !

Marc l'interrompit en lui tapotant la cuisse. Ils entendaient le vrombissement d'un moteur ; Marc vit dans son rétroviseur un camion gravir la côte. Il lança aux routiers deux appels de phares brefs, puis sortit de la voiture. Apeurée, Lise le suivit de près. La nuit était douce, mais elle frissonna en claquant sa portière. Les phares du camion l'éblouirent ; elle eut conscience que, dans la lumière aveuglante, son chemisier et sa jupe devenaient transparents. D'un

pas vif, elle rejoignit Marc et glissa la main dans la sienne. Des silhouettes se dirigeaient vers eux. Elle sentit la boule de chaleur habituelle envahir son bas-ventre ; la sensation familière était plus forte que ses craintes. Les deux routiers apparurent sous le cercle de lumière d'un réverbère. Lise constata qu'ils n'avaient pas menti sur leur âge. Ils étaient de même taille, grands, minces, vêtus d'une chemise à carreaux, style bûcheron canadien et de jeans serrés. On aurait presque dit deux frères. Ils souriaient en détaillant Lise des pieds à la tête. Marc chuchota à l'oreille de sa femme :

— Alors, qu'est-ce que tu en dis ?

Elle répondit dans un souffle :

— Pas mal du tout. Plutôt mignons, même.

Marc lui caressa le cul par-dessus sa jupe. Déjà, le premier routier s'avavançait, la main tendue.

— Salut, moi, c'est Michel, et mon pote c'est François, Franck pour les intimes.

Marc et Lise se présentèrent sobrement, puis tous quatre échangèrent une brève poignée de main. Les routiers, sur la réserve, paraissaient attendre un signal. Lise savait que Marc lancerait le jeu sans tarder. Sa chatte commençait à couler, elle se sentait plus que prête : tout au long de l'après-midi, elle avait rêvé de bites de chauffeurs déformant des braguettes, et voilà qu'elle en avait deux à portée de main. Marc indiqua du menton l'édifice des toilettes.

— Allons là-bas, on sera mieux que sur le parking.

Ils avancèrent sous les arbres ; Lise se tordit les pieds sur les dalles inégales. Les chauffeurs les sui-

vaient de près. Lise sentait leurs yeux fixés sur son cul. Elle avait la sensation physique de leurs regards braqués ; elle en vint à souhaiter que Marc la tresse tout de suite, et leur montre sa raie du cul.

Dans les toilettes, Marc choisit le côté des femmes. Les murs et le sol, très propres, étaient carrelés de mauve. Le silence n'était troublé que par le chuintement de l'eau et le grondement sourd de l'autoroute. Dès qu'ils furent tous les quatre à l'intérieur, Marc saisit Lise aux hanches, l'attira à lui, plaqua ses mains sur son cul. Le souffle coupé, elle se laissait faire. Elle se dit : « Ça y est, ça commence, je vais y avoir droit ! » Les mains de Marc lui pétrissaient les fesses, remontaient le tissu de la jupe sur ses reins. Sa peau nue frissonnait au contact de la fraîcheur. Sous les yeux des routiers, Marc lui ouvrit les fesses de ses doigts en éventail. Puis, la saisissant sous les aisselles, il lui inclina le buste en avant, pour la leur offrir. Docile, elle s'agrippait des deux mains à sa ceinture. Par-dessous, il défit les boutons de son chemisier, libérant les petits seins qui se balancèrent à peine.

Lise sentit deux puis quatre mains timides sur ses fesses. Le contact l'électrisa. Elle voulut ouvrir la braguette de Marc, mais il la repoussa, la retourna et la dirigea vers les routiers. Elle se retrouva face à eux, les seins pointés entre les pans de son chemisier grand ouvert. Elle eut l'impression qu'ils avaient plus peur qu'elle. Alors, elle les provoqua du regard, les mains sur les hanches. Et comme ils ne bougeaient toujours pas, elle fit remonter sa jupe sur son ventre nu. Elle lut de la surprise dans leurs yeux quand ils découvrirent qu'elle était épilée.

Elle aimait par-dessus tout l'instant magique où elle montrait pour la première fois son con à un homme, et qu'elle constatait au creusement soudain de leurs traits l'effet de son sexe glabre. Franck, la main sur sa braguette, s'approcha, lui fourra sa main entre les cuisses. Et il chercha sa bouche, y écrasa sa moustache. Elle enroula sa langue à la sienne, écartant les cuisses pour faciliter le passage des doigts entre ses grandes lèvres. Michel s'approcha à son tour et lui palpa le cul. Il passa les doigts dans sa raie ; descendant vers l'anus, il rencontra ceux de Franck qui, déjà, entraient et sortaient de la chatte.

Lise plaqua ses mains sur les braguettes, serra les bites gonflées qui formaient des bosses sous les jeans délavés. Quand elle abandonna la bouche de Franck pour goûter celle de Michel, son regard croisa celui de Marc posté près de la porte ; il bloquait l'ouverture du pied et surveillait les alentours.

L'haleine de Michel était chargée d'un fort parfum de menthe. Il se mit face à elle, lui malaxa les seins, descendant de temps à autre sa main le long de son ventre. Franck, derrière elle, la maintenait fermement par les épaules, se frottait contre son cul. Elle sentait sur sa raie la queue lourde, sous la toile du jean. Toute l'excitation accumulée pendant le voyage se libérait en elle. Elle mouillait comme une fontaine. Elle ne savait plus qui l'embrassait, qui la branlait, qui la tripotait. Elle regrettait que les routiers lui aient dit leur nom. Elle aurait préféré qu'ils restent anonymes, et ne soient pour elle que des mains, des bouches, des bites, des couilles.

Elle repoussa Michel pour reprendre son souffle, s'agenouilla devant eux sur le frais carrelage qui sentait le propre. A deux mains, elle défit leur ceinture, fit descendre leur braguette. Et elle introduisit ses doigts dans les pantalons ouverts, serrant les bites dressées. Passifs, les types tendaient le ventre en avant, les yeux clos, les bras le long du corps. Elle caressa les tiges épaisses, griffa les couilles, remonta aux méats. Et elle fit sortir les queues à l'air libre. Comme elle l'avait pressenti, celle de Franck était plus grosse, plus longue, mais son gland humide était étrangement fin et aplati. Celle de Michel, plus trapue, se terminait par un gland très bien formé, très large, presque disproportionné par rapport au diamètre de la tige. Elle commença doucement à les caresser, puis elle resserra sa pression, et les branla. Entre ses cuisses ouvertes, sa chatte ruisselait. C'était chaque fois la même chose : quand elle touchait une bite nouvelle, sa mouille jaillissait d'elle, presque comme sa pisse.

Après les avoir bien branlés, les avoir réduits à sa merci, elle prit la bite de Franck dans sa bouche, tout en continuant à tirailler celle de Michel, ralentissant son rythme dès qu'elle les sentait prêts à jouir. La queue de Franck avait un goût salé ; elle butina d'abord le gland du bout de la langue, avant de se l'enfoncer profondément dans la bouche. Et elle prenait son temps, descendant, remontant, resserrant autour de la tige l'anneau souple de ses lèvres en cul-de-poule, mordillant le gland pour faire gémir le type. Puis elle passa à la queue de Michel, dont le gland lui emplit presque la bouche. Elle

avait l'impression d'étouffer quand il la lui enfonçait sous le palais. Michel geignait en la tenant par les cheveux, et en donnant des coups de reins. A chaque introduction, les grosses couilles cognaient contre son menton.

— Je veux la baiser, grogna Franck.

Il la fit se relever, l'amena à un lavabo. Sans qu'elle résiste, il la souleva, l'assit sur le rebord. Puis, il lui releva les jambes de chaque côté de sa taille. D'une main, elle s'accrocha à son cou pour ne pas tomber. Elle était juste à la bonne hauteur et, tout de suite, il la pénétra. Elle oublia l'inconfort de sa position, pour se concentrer sur la bite qui entra en elle. Elle observait le ventre poilu de Franck se rapprocher du sien, en même temps, elle sentait le gland écarter ses chairs, s'y enfoncer. Quand les poils de pubis du type entrèrent en contact avec sa chatte bien lisse, il marqua un temps d'arrêt, souffla très fort.

— Putain, ça fait du bien !

Puis il entama un lent va-et-vient, la retenant par les fesses. De son côté, Michel lui triturait les seins en tirant sur les pointes. En gémissant, Franck la baisa plus vite. Chaque coup de queue la faisait sursauter. Le routier cria :

— Putain, j'en peux plus, je crache, je lui lâche tout !

Lise sentit le sperme gicler en elle par saccades ; elle brailla à son tour :

— Salaud, tu me fais jouir ! Oh oui, tu me fais jouir !

Elle avait des crampes dans les cuisses, son vagin palpitait autour de la bite qui ramollissait déjà.

Franck se détacha d'elle et la retint sur le lavabo, pour laisser la place à son copain. Mais Michel fit signe qu'il voulait la prendre par-derrrière. Il ne laissa pas à Lise le temps de souffler. Il la fit descendre de son perchoir et la retourna. Après lui avoir remonté la jupe sur les reins, il lui ouvrit le cul à deux mains, se colla à elle. Elle sentit le gland énorme s'introduire entre ses fesses ; un instant, elle eut peur qu'il l'encule.

Mais il descendit tout de suite entre ses grandes lèvres ouvertes, et elle eut le souffle coupé quand la bite la pénétra. Elle eut l'impression d'être coupée en deux, tant le gland était large. Les mains sur ses hanches, il la maintenait, et elle ne cherchait pas à s'échapper. Rendue plus sensible par la première baise, elle avait l'impression que tout son corps s'enroulait autour du gland qui la déchirait. Pour se faire enfiler bien à fond, elle s'accrocha aux robinets et se dressa sur ses hauts talons.

Comme Franck un moment auparavant, Michel s'arrêta quand il fut enfoncé en elle jusqu'aux couilles. Elle l'entendit grogner d'une voix rauque :

— Nom de Dieu, la salope, elle est bien serrée et toute trempée !

Quand il commença à aller et venir sans hâte dans son con, elle sut qu'il la baiserait plus longtemps que l'autre. Elle s'était enfin habituée à la taille anormale du gland, et se faisait ramoner avec plaisir. Elle se sentait remplie à ras bord ; les contractions de son vagin s'affolaient quand elle avait l'impression qu'il était proche de sortir d'elle. Soudain, sans prévenir, il accéléra ses coups de

reins. Et, du pouce, il lui élargit le trou du cul. Elle commença à jouir vraiment à ce moment-là, secouée des pieds à la tête par des tremblements convulsifs, laissant échapper des plaintes de bête fauve. Quand le sperme jaillit en elle, en abondance, elle crut qu'elle allait s'évanouir et s'effondrer sur le sol, mais il la retint. Quand il se retira, son con émit un bruit de ventouse.

A genoux, la tête dans le lavabo, elle reprenait souffle, la jupe toujours coincée sous les bras, les cuisses ouvertes, sachant qu'elle offrait à tous le spectacle de son con béant. Alors, par pure provocation, fixant dans le miroir les routiers qui refermaient leur braguette, elle se mit à pisser sur le carrelage. L'un d'eux murmura :

— Ça alors, pour une salope, c'est une salope !

Quand elle se fut vidée, elle se lava rapidement le con à l'eau chaude, laissa retomber sa jupe sur ses cuisses. Elle était satisfaite. Elle avait joui comme une folle, et c'était bien ce qu'elle espérait depuis qu'ils avaient pris la route, quelques heures auparavant. En se retournant, elle chercha Marc du regard. Il n'avait pas bougé de la porte ; ils échangèrent un sourire complice. Il vint vers elle, lui prit la main. Elle dit seulement, d'une voix de petite fille :

— J'ai froid.

Elle craignait de s'être laissé entraîner trop loin, mais dans les yeux de Marc elle lut plutôt une certaine admiration. En allumant une cigarette, les routiers prirent congé, sur un signe de la main.

— Boulot, boulot, à bientôt sur la C.B. !

Marc sortit avec eux. Elle entendit le camion

démarrer sur le parking. En voilà deux qui auraient bientôt quelque chose d'intéressant à raconter à leurs copains de Rungis ! Marc revint avec sa trousse de toilette et une serviette éponge. Elle se lava nue dans le lavabo, aussi naturellement que dans sa salle de bains. Elle insista sur sa chatte d'où s'écoulaient encore des restes du foutre. Marc, à la fin, lui frictionna le dos avec la serviette ; elle frissonnait.

— Tu ne m'as pas amené de vêtements propres ?

Il répondit en souriant :

— Non, tu feras ton choix dans la voiture.

Elle reprit, dégrisée :

— Tu veux que je sorte toute nue ?

Il ramassa par terre les bas, le chemisier, la jupe chiffonnés et souillés, qu'il jeta dans la poubelle.

— Ils sont foutus.

Ils sortirent. La fraîcheur de la nuit surprit Lise, elle sentit sa peau se couvrir de chair de poule. Ils étaient à mi-chemin de la voiture, quand un minibus Volkswagen s'arrêta sur le parking. Lise chercha un endroit pour se cacher, mais Marc lui tenait fermement la main.

— Je suis là, tu ne risques rien.

Deux portières claquèrent ; ils entendirent des rires, des paroles en anglais. Deux silhouettes se dirigeaient vers les toilettes. Lise aurait voulu rentrer sous terre, mais Marc la tirait. Ils étaient en pleine lumière sous le réverbère quand ils croisèrent les deux arrivants. C'était un jeune couple de hippies, dans le plus pur style baba-cool : cheveux longs, tuniques indiennes, sabots de bois. Lise vit de

la surprise sur leur visage, quand ils découvrirent sa tenue. Elle n'eut aucun geste pour masquer sa nudité, les croisa presque aussi naturellement que si elle avait été habillée. Elle entendit la fille s'exclamer :

— *What a pretty woman !*

Soulagée, elle s'enferma dans la voiture bien chauffée. Des vêtements étaient prêts sur la banquette arrière, mais Marc, à la faveur de la nuit, exigea qu'elle reste encore nue un moment, ce qu'elle fit bien volontiers. C'est ainsi qu'elle offrit la vision de sa nudité à l'employé du péage. Sur le périphérique de Paris, Marc accepta enfin qu'elle se rhabille. Ils arrivèrent à l'hôtel, et Lise, amusée, comprit pourquoi Marc préférait descendre plutôt là qu'ailleurs : la rue de la Gaîté offrait un grand choix de sex-shops qui illuminaient le trottoir de leurs enseignes multicolores. Elle dit en riant, quand la voiture s'engouffra dans le parking sous-terrain :

— Tu ne dois pas trop t'ennuyer quand tu viens seul à Paris !

Marc répondit, prenant le ton d'un guide pour touristes japonais :

— La rue de la Gaîté, célèbre pour ses théâtres et ses sex-shops, est beaucoup plus fréquentable que la rue Saint-Denis.

Une fois dans la chambre, Marc embrassa Lise.

— Tu m'as épaté. Tu deviens une spécialiste.

Il la projeta sur le lit, où elle tomba à plat ventre, les bras en couronne au-dessus de la tête, les mains à plat sur l'édredon fleuri. Il remonta sa jupe sur son cul d'un geste sec.

— Je vais te donner ce que tu n'as pas eu ce soir...
je vais t'enculer !

Lise se contenta d'écarter ses fesses à deux mains. Elle sentit le contact froid de la vaseline dont Marc, déjà, enduisait son trou du cul. Il la pénétra d'une seule poussée. Elle se dit qu'il la connaissait bien. C'est de cela qu'elle avait envie. La bite familière entra et sortait de son anus, les couilles venaient buter avec régularité contre ses grandes lèvres qui s'humidifiaient. Elle se força à la plus parfaite immobilité, pour mieux savourer la pénétration. Il avait pris appui de ses mains à plat sur le lit ; le seul contact entre leurs épidermes était cette bite qui allait et venait en elle, les couilles qui heurtaient sa vulve et les poils qui chatouillaient sa raie. Elle aimait cette queue qui l'amenait toujours au plaisir, et elle avait dans la tête les images de la folle soirée, les bruits, les odeurs, le goût des queues en sueur.

La cadence s'accéléra et le sperme jaillit au fond de son cul. Par-derrrière, sa perception était toujours plus vive que par-devant. Elle eut l'impression de voir le sperme gicler dans son rectum élargi ; cette vision causa son orgasme, qu'elle chercha à prolonger le plus possible, en remontant son cul pour aller au-devant de la bite. Marc, épuisé, se laissa retomber sur elle.

— Enfin, nous voilà arrivés à Paris !

CHAPITRE VII

Les escaliers de Beaubourg

Marc et Lise dormirent aussi tard que le leur permettait l'heure du petit déjeuner. Le soleil brillait sur Paris, pour une fois, la météo ne s'était pas trompée. Marc choisit pour Lise sa tenue de la journée : jupe écossaise très courte, fermée sur le côté par une grosse épingle dorée, avec des bas noirs maintenus par un porte-jarretelles et, en haut, un pull ras du cou rouge, très moulant. Ils étaient seuls dans la salle à manger et profitèrent du vaste choix offert par le buffet. Ils ne parlèrent pas de leur aventure sur l'autoroute. Marc savait par expérience que Lise n'aimait pas qu'on évoque à froid ses débordements.

Ils devaient se rendre à Beaubourg visiter l'expo Paris-Berlin. Quand ils sortirent la voiture du parking souterrain de l'hôtel, le soleil, qui prenait la rue de la Gaîté en enfilade, les éblouit. Ils descendirent le boulevard Montparnasse, traversèrent la Seine et, à hauteur du Châtelet, remontèrent le boulevard Sébastopol. Après avoir laissé la voiture dans un

parking voisin, ils débouchèrent main dans la main sur la piazza Beaubourg inondée de soleil.

Le petit imperméable de Lise couvrait juste sa jupe, si bien qu'on pouvait s'imaginer qu'elle ne portait rien dessous. Marc avait passé un bras autour de sa taille ; de temps à autre, sa main s'égarait nonchalamment sur son cul. Quand ils empruntèrent les escalators qui grimpaient en zigzag sur la façade, elle sentit un regard sur ses jambes, se retourna. Un garçon boutonneux à lunettes se trouvait quelques marches plus bas. De son poste, il pouvait apercevoir le haut de ses cuisses, et peut-être même sa peau au-dessus de la lisière des bas. Il ressemblait à un étudiant en histoire de l'art : pull à grosses mailles descendant sous la ceinture, pantalon indien en coton bariolé, flottant et serré aux chevilles. « Encore un qui rentre de Katmandou », pensa Lise. Le baba cool prit un air gêné quand il se rendit compte que Lise avait découvert son manège. Elle en parla à Marc, qui se retourna discrètement.

Au fur et à mesure qu'ils montaient, les toits de Paris, la colline Montmartre apparaissaient. Le type était toujours derrière, trois ou quatre marches plus bas. Pour ajouter à son trouble, Marc, d'un geste naturel, posa sa main sur le cul rebondi de Lise. Tout de suite, elle commença à s'exciter. Elle s'était imaginé, en quittant l'hôtel, qu'après l'orgie de la veille, son sexe la laisserait tranquille jusqu'au soir. C'était raté, à cause de sa nudité sous sa jupe, de la fraîcheur ambiante sur sa vulve à l'air.

Ils passèrent un long moment dans l'exposition, déambulant d'une salle à l'autre ; le boutonneux à

lunettes, dans leur dos, à quelques mètres, leur jetait des regards de biais. Marc maintenait sa main sur les fesses de Lise, laquelle commençait sérieusement à s'exciter. Elle se retournait de temps en temps pour vérifier que leur poursuivant se trouvait toujours derrière eux. Quand il s'en rendait compte, celui-ci se plongeait aussitôt dans la contemplation d'une toile ou d'une sculpture.

Marc se rendit compte du changement d'attitude de Lise. Tout en avançant, elle frottait son cul à sa main, ses yeux se voilaient d'une ombre particulière qu'il reconnaissait. Quand ils arrivèrent à la fin de l'exposition, Marc proposa d'aller boire un café sur la terrasse.

Lise l'embrassa et lui murmura :

— S'il nous suit encore, je crois qu'il ne va pas être déçu.

Ils empruntèrent la deuxième volée d'escalators qui conduisait au sommet de l'édifice. Le bouton-neux les suivait toujours. Au milieu de l'ascension, Lise fit volontairement tomber son sac sur les marches en mouvement. Très doucement, elle se pencha pour le ramasser, sans plier les genoux, comme elle savait si bien faire.

Le type, quelques marches plus bas, vit le tissu de l'imperméable remonter lentement, découvrir le haut des cuisses barrées de noir, offrir la vision d'une mince bande de peau blanche, et peut-être aussi, brièvement, les lèvres lisses d'une grosse chatte.

Sur la terrasse, Marc et Lise s'assirent à une table, à l'écart d'un groupe de Japonais qui se pre-

naient en photo à tour de rôle, devant la balustrade. Comme Lise l'avait imaginé, le boutonneux, qui ne se cachait même plus, s'installa à la table la plus proche. Marc revint, portant deux cafés fumants sur un plateau.

— Après ce qu'il a vu dans l'escalier, il n'est pas prêt de nous lâcher.

Lise passa le bout de sa langue sur ses lèvres brillantes.

— Il espère bien en voir plus.

Elle but son café d'un trait. Puis, d'un geste naturel, elle défit la ceinture de son imperméable, qu'elle ouvrit, faisant ressortir ses seins à peine couverts, comme pour les exposer au soleil. Ensuite, elle croisa les jambes très haut. Dans le mouvement, la jupe s'écarta sur sa cuisse jusqu'à l'épingle dorée, à mi-hauteur. Sous le tissu écossais apparut une large plage de peau dénudée, soulignée par la dentelle noire de la jarretelle.

Lise semblait perdue dans la contemplation du panorama mais, en fait, guettait la réaction du boutonneux. Elle le vit reposer brutalement sa tasse, comme s'il s'était brûlé. Les yeux du type semblaient lui sortir de la tête, une moue incrédule se peignait sur son visage. Il était si mal à l'aise qu'elle décida de pousser plus loin la provocation. Au milieu de la foule des touristes, sous le soleil qui la réchauffait, elle sentait ses seins durcir, la mouille suinter entre ses grandes lèvres. Elle se dit : « Je suis incorrigible. Il suffit qu'un mec, même moche, me regarde pour que j'aie envie de tout lui montrer. C'est tellement bon de les faire bander ! »

Elle décroisa les jambes, les garda serrées, en les frottant l'une contre l'autre. Puis, très doucement, elle les écarta, jusqu'à ce que ses cuisses tendent sa jupe, qui remonta en crissant sur ses bas. Quand ses jambes furent ouvertes au maximum, elle approcha ses fesses du bord de la chaise, se pencha en arrière pour s'étirer. Elle se tourna vers Marc pour l'embrasser avec voracité.

— Il a bien fait d'espérer.

L'autre en face se rendit enfin compte qu'il n'avait pas rêvé dans l'escalier mécanique. Sous la courte jupe retroussée, son regard incrédule remonta des cuisses voilées de noir à la bande de peau claire, puis plus haut encore, à la chatte sans slip et sans poils, qui bâillait. Il n'en perdait pas une miette, ne baissa les yeux que lorsqu'il se rendit compte que le drôle de couple le regardait en souriant, il ne sut quelle attitude adopter, reprit contenance en buvant son café froid, qu'il avait oublié de sucrer.

Un groupe d'enfants accompagné d'une institutrice approchait. Lise referma son manteau en rabattant sa jupe. Ils restèrent quelques instants encore, savourant la chaleur du soleil, puis se levèrent, suivis par le baba cool.

Au rez-de-chaussée de Beaubourg, un vaste espace proposait, sous forme de photographies d'époque, une reprise des thèmes principaux de l'exposition. Les clichés étaient présentés dans un labyrinthe obscur, fait de panneaux sombres dans lesquels s'ouvraient des fenêtres. Cela constituait un espace clos, seulement éclairé par les lumières

douces braquées sur les photos. Marc et Lise se dirigèrent vers l'entrée, suivis par le type. Au milieu du parcours, le groupe qui les précédait ayant disparu dans un renfoncement, le boutonneux se retrouva dans le même recoin qu'eux. Lise lâcha la main de Marc et, d'un pas décidé, se dirigea vers lui.

Malgré la faiblesse de la lumière, elle lut sur son visage une expression de surprise teintée de crainte. Il n'osa pas bouger, s'attendant à se faire traiter de sale voyeur, mais il n'en fut rien. Lise s'arrêta face à lui, son regard planté dans le sien, et dit d'une voix assez forte pour que Marc entende :

— Alors, t'as bien maté mon cul dans l'escalier ? J'espère aussi que t'as apprécié ma chatte sur la terrasse ? Tu dois bander sec, mon salaud, pour nous suivre à la trace comme un chien !

Elle s'approcha tout près de lui, figé comme une statue, rouge jusqu'au blanc des yeux.

— Fais voir, un peu !

D'un geste brusque, elle lui remonta son pull informe, pour plaquer sa main sur la bosse, sous l'étoffe légère du pantalon indien. Elle frotta sa main sur la braguette, en un rapide mouvement de va-et-vient, serrant la bite dont elle devinait les contours. Elle vit de l'effroi sur le visage du boutonneux qui, dans un mouvement de recul, se colla à la cloison. Le sachant à sa merci, elle accéléra le mouvement, d'autant qu'elle entendait les voix d'un groupe de visiteurs qui s'approchait. Le danger d'être surprise l'excitait, et Marc la regardait faire. Une onde de chaleur familière gonflait son ventre. Si elle avait été sûre de ne pas être dérangée,

elle aurait volontiers sorti la queue à l'air, pour la voir, peut-être même la sucer. Mais le pantalon indien était assez mince et assez large pour qu'elle ait bien la bite en main. Quand le type partit tête en arrière, en poussant un grognement, et qu'un jus épais englua ses doigts, elle sut qu'il avait tout lâché. Elle l'abandonna ; il n'eut que le temps de rabattre son pull, pour masquer la tache qui maculait son pantalon. Il partit en courant, tête baissée, au moment où le groupe de visiteurs arrivait. Lise revint vers Marc.

— Voilà, je suis certaine que maintenant, il va nous foutre la paix.

Ils sortirent de Beaubourg et, ayant repris la voiture, se dirigèrent vers les Champs-Élysées. Marc trouva une place au parking de la rue de Berry. Ils se baladèrent longtemps sur la grande avenue, faisant du lèche-vitrines. En redescendant, ils entrèrent à la Brioche dorée, commandèrent au comptoir des sandwiches au fromage, des tartes normandes, du coca.

Portant leur plateau chargé, ils grimpèrent à la salle du premier étage, qui s'ouvrait sur l'avenue par une vaste baie vitrée en surplomb. Il y avait là quelques tables hautes où on pouvait déjeuner debout. L'une d'elles se trouvait contre la grande baie ; Marc y déposa son plateau, se tourna vers Lise.

— Mets-toi le dos à la fenêtre. Comme ça, ils vont tout voir !

La position de la vitre en surplomb offrirait immanquablement aux passants des Champs-

Elysées un point de vue intéressant sur son entre-cuisse. Elle devint toute rouge.

— Alors là, tu exagères, espèce de salaud !

Mais elle fit ce qu'il désirait. Dos à la vitre, elle appuya ses coudes sur la table haute, faisant saillir son cul, en écartant légèrement les jambes. Elle passa sa langue sur ses lèvres.

— Voilà, tu es content ? Tu veux que je me retro-usse jusqu'au ventre, que je colle mon cul nu contre le verre ?

Marc fut obligé de la freiner.

— Il vaut mieux en rester là, sinon il va y avoir un embouteillage dans la contre-allée.

Lise reprit une pose plus naturelle, voilant aux passants la vision de sa fourche. Ceux qui déjà s'étaient arrêtés nez en l'air reprirent leur marche à regret.

Ils passèrent leur après-midi au Grand Palais et au musée d'Orsay. Quand ils regagnèrent leur hôtel, le soir, ils étaient fourbus. Un bain pris en commun dans la vaste baignoire leur permit de se délasser. Ils soupèrent sur place, remontèrent ensuite dans leur chambre et zappèrent devant la télévision. Lise, qui était habillée comme le matin, avait les jambes pliées sur le lit et offrait à Marc la même image intéressante qu'au bouton-neux de Beaubourg. Elle espérait qu'il viendrait la baiser ; les caresses qu'il lui avait prodiguées dans le bain, loin de l'avoir calmée, avaient exacerbé son désir. Elle lui demanda, en écartant lascivement les cuisses :

— Tu ne viendrais pas me faire un petit câlin ? J'ai envie. Tu ne vas quand même pas me laisser comme ça ?

Marc s'approcha du lit.

— Sois patiente, la soirée n'est pas finie. Paris réserve des surprises à partir d'une certaine heure.

Il lui glissa la main entre les cuisses. Elle sentit ses doigts se plaquer contre sa vulve, insister. Elle se laissa retomber en arrière sur l'oreiller, attendit. Il écartait doucement les plis des grandes lèvres, les lissait de bas en haut, puis redescendait. Elle écarta les jambes, remonta sa jupe sur son ventre encadré par les attaches du porte-jarretelles.

— Oh oui, branle-moi !

Marc avait déjà le bout des doigts trempé, il barbouillait le haut des cuisses, le pubis rasé de frais. Appuyé du coude sur le lit, il contemplait le visage de Lise dont les lèvres pincées semblaient vouloir retenir le souffle. Elle avait les yeux fermés, ses seins aux bouts durcis sous le mince pull se soulevaient avec régularité. Il aimait sa pose d'abandon jupe remontée, froissée autour de la taille, cuisses écartées au maximum, ventre au contact de sa main, en accompagnant les mouvements.

De l'index, il fit sortir le clitoris de ses replis intimes. Il l'agaça du bout de l'ongle, y appuya le gras du doigt, dans une caresse circulaire. Sa pression se fit plus forte, son mouvement plus rapide. Il savait que Lise ne serait pas longue à jouir ; il était toujours étonné de constater les effets de son doigt sur son bouton hypersensible. Elle ouvrit la bouche, aspira l'air à grandes goulées ; sa tête s'agita sur l'oreiller, battant convulsivement de droite et de gauche. Elle cria d'une voix rauque :

— Continue, salaud, tu vas me faire jouir !

Il accéléra encore le mouvement ; bientôt, elle couina :

— Je jouis, je jouis !

Prenant appui sur les talons, elle tendit son ventre vers le haut, s'ouvrant au maximum. Dans un dernier soubresaut, elle retomba lourdement sur le lit, emprisonnant des cuisses la main qui continuait à s'agiter sur sa fente. Elle implora :

— Arrête, maintenant, j'en peux plus, j'en peux vraiment plus !

Marc lui caressa le front quand elle rouvrit les yeux.

— Alors, c'était bon ?

Elle s'étira comme un chat :

— J'aurais préféré une bonne grosse bite, mais c'était bon quand même !

Marc fit mine de se fâcher.

— Les femmes ne sont jamais contentes.

CHAPITRE VIII

Paris by night

Il était plus de minuit quand ils quittèrent l'hôtel. La rue de la Gaîté avait pris sa physionomie nocturne. Les façades des théâtres étaient éteintes, seuls luisaient les néons multicolores des sex-shops. La circulation sur les avenues s'écoulait avec fluidité. Ils traversèrent la Seine au moment où un bateau-mouche illuminait les quais de ses projecteurs. Ils remontèrent les Champs-Élysées très encombrés, firent le tour de l'Arc de triomphe illuminé, et redescendirent en direction de la Porte Dauphine. Marc jeta un bref coup d'œil à Lise calée au fond de son siège, regardant à travers sa vitre défiler les lumières de la ville. Son manteau était ouvert sur sa jupe qui couvrait à peine le haut de ses cuisses gainées de noir, entrouvertes, agitées d'un mouvement à peine perceptible. Marc imagina la chatte sous la jupe, les grandes lèvres se comprimant, se détendant. Ils arrivèrent enfin à la Porte Dauphine, complètement embouteillée. Sortant de son silence, Lise s'étonna :

— C'est fou, pourquoi y a-t-il autant de circulation autour de ce rond-point ?

Marc ne put s'empêcher de rire devant sa naïveté :

— Tous les échangistes de Paris se donnent rendez-vous ici, tu vas voir.

Il réussit à s'infiltrer dans le flot de la circulation autour de la place. Les gens roulaient au ralenti, se dévisageant à travers les pare-brise. Parfois, le manège s'immobilisait, bloqué par deux voitures arrêtées en plein milieu, dont les occupants négociaient de vive voix, avant de quitter les lieux ensemble, vers une destination discrète. L'ambiance était étrange, les gens s'épiaient sans complexe, cherchant une proie possible. Marc et Lise firent plusieurs tours aux côtés d'une énorme Mercedes noire, dont le conducteur aux tempes grisonnantes faisait des grands signes pour attirer leur attention. Lise était un peu déçue.

— Je n'aurais jamais imaginé un truc pareil. Mais je n'ai vu que des vieux, et presque personne de notre âge.

Marc dut reconnaître qu'elle avait raison ; l'âge moyen se situait autour de la quarantaine. Leur jeunesse ainsi que leur plaque d'immatriculation provinciale leur attireraient beaucoup d'appels de phares et de coups de klaxon interrogateurs. Marc cherchait à sortir du cirque.

— Nous n'allons pas rester là, c'était juste pour te montrer. J'ai d'autres idées en tête.

Ils se dirigèrent vers le bois de Boulogne, longèrent le lac. Des prostituées et des travestis encom-

braient chaque mètre de trottoir. La lumière des phares les épinglait en tenue sexy : minijupes sur bas résilles, talons vertigineux, seins pigeonnants débordant des soutiens-gorge, bouches et yeux maquillés à outrance. L'une des filles était vêtue d'un long manteau de fourrure noire qui lui couvrait les mollets. Elle l'avait laissé ouvert, et la cuisse qui en sortait était nue jusqu'à la hanche, prouvant qu'elle ne portait rien dessous.

Ce spectacle excita Lise. Elle avait l'impression d'avoir sous les yeux la matérialisation de tous ses fantasmes d'exhibition.

— C'est pas croyable, il y en a qui sont vraiment à poil.

Combien de fois s'était-elle imaginée déambulant, ainsi dévêtue, au milieu de la foule, faisant naître le désir dans le regard des hommes. Sa chatte devint moite ; elle eut envie de se masturber sur-le-champ. Elle s'identifiait aux filles, leur exhibitionnisme à tous crins éveillait en elle les pulsions les plus inavouables. Elle résista à l'envie de porter la main à son sexe, mais le mouvement régulier de ses cuisses s'ouvrant et se refermant se fit plus vif. Sa mouille poissa le haut de ses cuisses. Sa jouissance sous les doigts de Marc, tout à l'heure à l'hôtel, n'avait fait qu'accentuer son impression de frustration.

Ils quittèrent les bords du lac, s'enfoncèrent dans le bois. Marc semblait très bien savoir où il allait, n'hésitant à aucun carrefour. Ils remontèrent en direction de la Cascade, où tout semblait sombre et désert. Mais, dans un virage où plusieurs voitures

étaient stationnées, leur passage fut salué par des appels de phares. Marc ralentit, faisant clignoter ses feux, et repartit au ralenti.

Lise se retourna sur son siège ; quatre voitures les suivaient. Une appréhension l'envahit, mais la chaleur irradiant son ventre humide était la plus forte.

Marc s'engagea sur un chemin de terre, du côté de l'hippodrome d'Auteuil. Il arrêta la voiture dans une clairière bordée de grands arbres, dont les branches touffues retombaient jusqu'au sol, les isolant de la circulation. Il éteignit ses phares, alluma le plafonnier qui baigna l'habitacle de lumière jaune. Il se tourna vers Lise, bloqua sa porte, fit basculer son siège en position couchette.

Lise, par une sorte de réflexe, écarta les cuisses quand son dossier s'inclina. Les yeux grands ouverts, le souffle court, elle vit des silhouettes s'approcher, se coller à la vitre. Dans l'obscurité, elle ne pouvait apercevoir les visages, mais distingua une main qui s'agitait sur une bite.

Marc fit remonter sa courte jupe sur son ventre, jouant avec le drapé écossais pour mieux attirer l'attention sur la rondeur de ses cuisses, le bombé de son pubis épilé. D'un geste précis, il défit le bouton de la taille, ouvrit la grosse épingle dorée. La jupe s'ouvrit comme une corolle.

Lise accentua autant qu'elle le put l'ouverture de ses jambes, limitée d'un côté par l'accoudoir, de l'autre par le levier de vitesses. Les ongles de Marc remontèrent le long des cuisses, griffant le nylon des bas, pour atteindre le pli de l'aine, où la peau était à découvert. Ensuite, du dos de la main,

comme souvent, il frotta les lèvres du sexe déjà brillant de sécrétions. A ce simple contact, Lise se sentit prête à tout. Elle se dit : « J'ai la chatte à l'air en plein bois de Boulogne, devant quatre mecs qui se branlent derrière les vitres. Je suis une vraie salope, mais qu'est-ce que j'aime ça ! »

D'un geste, Marc remonta le petit pull qui mouillait ses seins. Elle avait l'impression que ses pointes étaient presque douloureuses tant elles étaient dures. Pour montrer sa totale soumission, elle se redressa, puis fit passer le vêtement par-dessus sa tête. Elle était nue, à l'exception des bas et du mince porte-jarretelles noir qui barrait son ventre. Ses yeux s'étaient habitués à l'obscurité de l'extérieur ; elle voyait quatre mains monter et descendre le long de quatre queues, tendues hors des pantalons. La vision de ces bites anonymes, comme douées d'une existence propre, fit monter d'un cran son désir.

Les mains de Marc étaient sur ses seins, les entourant, les remontant sur le buste, en pinçant les bouts, qu'elles faisaient rouler comme des boulettes. Quand il lui étira les mamelons, la douleur fulgurante qui la traversa aviva le feu dans son con. Elle gémit ; il lui tritura la chatte grande ouverte, toute collante. Elle avait le regard fixé sur les mains qui, à l'extérieur, branlaient les queues. Elle avait envie de les sucer, elle voulait des bites dans sa bouche.

Mais Marc le devina et lui dit d'une voix autoritaire :

— Maintenant, tu vas me sucer !

Il recula son siège, en inclina le dossier pour libérer de la place sous le volant. Lise, qui n'attendait

que ça, s'agenouilla sur son siège, en tournant son cul contre sa vitre, et en le plaquant sur la surface froide.

Et elle imaginait le spectacle pour ceux de dehors : sa chatte collée à la vitre, les lèvres écrasées, ouvertes, livrant le plus secret de son intimité. Elle se jeta sur la ceinture de Marc, défit la braguette, tira sur le pantalon et le slip en même temps, pour faire jaillir la bite. Elle la trouva plus grosse que d'habitude ; le gland brillait sous la lumière du plafonnier. Sans attendre une seconde, elle l'enfila dans sa bouche, aussi profondément qu'elle pouvait, et la tint prisonnière de ses lèvres arrondies. Elle aimait son goût, son odeur ! Puis, creusant les joues, elle remonta lentement le long de la tige pour s'arrêter aux premiers contours du gland, passant et repassant sa langue sur le frein et sur le méat.

Marc avait fermé les yeux et saisi Lise par les cheveux, pour lui imposer un rythme à sa convenance. Il voulait lui montrer qu'il restait maître du jeu et que, dans sa position, elle n'avait qu'à obéir. Et Lise acceptait de bonne grâce sa soumission. Une main dans son slip, elle lui malaxait les couilles, descendant très bas dans la raie de ses fesses. De l'autre main, qu'elle avait glissée entre la vitre et sa chatte, elle se branlait. Elle avait deux doigts dans le con, et seule la position de son poignet l'empêchait d'en introduire un troisième. Elle accordait la cadence de ses doigts à celle que lui imposait Marc, qui faisait aller et venir sa tête. Elle accentua encore l'écartèlement de son cul plaqué à la vitre, pensant aux voyeurs qui se masturbaient en

regardant. Elle vit deux ombres derrière la portière de Marc : peut-être avaient-ils décidé de changer de côté pour avoir un meilleur point de vue sur la fellation ?

Bientôt, Marc lui fit comprendre d'une pression des mains qu'il en avait assez d'être sucé. Elle se redressa, le cul toujours plaqué à la vitre. Incrédule, elle l'entendit dire :

— Maintenant, tu vas sortir.

Elle voulut protester, aucun son ne sortit de sa gorge. Déjà, il déverrouillait les portières, ouvrait celle de son côté à elle. Sa vitre était maculée d'une traînée de sperme. Marc la poussa ; elle se retrouva dehors, titubant sur ses talons hauts qui s'enfonçaient dans la terre meuble. Les voyeurs, pétrifiés, s'écartèrent, la bite à la main. Elle ne se rendait pas compte de la fraîcheur de la nuit, mais sa peau se couvrit de chair de poule. Marc, lui saisissant le coude, lui dit d'un ton sec :

— Viens t'asseoir sur le capot.

Elle obéit, passant devant les voyeurs qui s'étaient remis à se masturber en chœur. Elle ne vit pas leur visage, fascinée par les queues luisant dans l'obscurité. Marc l'aida à monter sur le capot, cala ses pieds sur le pare-chocs, appuya ses épaules au pare-brise. Elle sentit sous ses fesses la tôle chauffée par la chaleur du moteur. Elle se laissa faire quand il approcha ses fesses au ras du capot, écarta ses cuisses en grand. Elle plaqua ses mains sur la carrosserie pour ne pas glisser. Ainsi disposée, elle offrait sa chatte, mise en valeur par la blancheur de sa peau encadrée par la dentelle noire du porte-jar-

retelles, comme une cible. Elle n'eut pas longtemps à attendre.

Elle sentit bientôt une bite enveloppée d'une capote s'introduire en elle, écartant ses replis intimes d'une poussée brutale. Elle n'ouvrit les yeux que pour constater que Marc était bien là, à deux pas, et qu'il assistait à sa déchéance. Elle referma les yeux, ne voulant surtout pas voir le visage de celui qui la baisait. Elle se concentrait sur la bite, qui allait en elle de plus en plus vite. Il la tenait aux hanches, si fort qu'elle avait l'impression que ses ongles s'incrustaient dans sa peau. Il accéléra encore, et elle sentit le sperme gicler tout au fond, dans le réservoir de la capote. L'orgasme la submergea, la faisant trembler des pieds à la tête, répandant dans tout son corps une onde voluptueuse qui partait de son ventre pour aller se perdre au bout de ses membres. Elle se mordit les lèvres pour ne pas crier. Mais l'autre l'abandonnait déjà, remplacé par le suivant.

Sa bite, dûment couverte elle aussi, était plus petite, plus mince. Il fit à peine deux ou trois allers-retours dans son con, et déchargea à longs coups de reins désordonnés, en grognant. Lise se dit : « Il se vide les couilles, je suis bonne qu'à ça, je suis un vrai sac à jute. »

Elle entendit vaguement dans le lointain une porte claquer, un moteur démarrer, puis un deuxième. Mais un troisième voyeur la pénétrait déjà, en achevant de mettre en place son préservatif. Il avait une bite longue et large. Lise comprit qu'il voulait prendre son temps, profiter au maxi-

mum de la putain qu'elle était. Il lui saisit les jambes derrière les genoux, les fit remonter à ses hanches, s'enfonça en elle doucement, jusqu'à ce qu'elle sente ses couilles entre ses fesses ouvertes. Il ressortit, revint, pour lui faire apprécier la taille de sa bite.

Bientôt, il accéléra, emporté par son excitation. Et Lise sentit le sperme chauffer l'enveloppe de latex. Elle crut qu'elle allait perdre son souffle tant la sensation était forte, et elle laissa échapper un cri venu du fond de sa gorge. Après avoir joui, il se retira brusquement, la laissant pantelante, la mouille s'écoulant de son con en une longue traînée, ruisselant sur le capot de la voiture. Elle entendit à nouveau une porte claquer, une voiture démarrer. Elle avait gardé les yeux fermés, s'attendant à ce qu'un quatrième type la baise, mais elle reconnut la queue de Marc, qui se frayait un chemin en elle, sans capote. Elle rouvrit les yeux.

La bite de Marc était bonne dans son vagin, et elle était sûre qu'il aurait à cœur de l'amener au plaisir. Elle n'avait plus froid, et entendait distinctement, maintenant, le bruit de la circulation toute proche.

Pendant quelques instants, elle se crut seule avec Marc dans la clairière ; puis son attention fut attirée par des bruits de pas et de voix qui venaient des arbres. Elle ouvrit les yeux et vit des hommes disposés de part et d'autre du capot, qui sortaient leur queue. Elle pensa, resserrant ses chairs autour du sexe de Marc qui allait et venait en elle : « Encore des mecs qui se branlent pour moi, encore des bites prêtes à cracher du jus ! »

Marc ne la touchait pas ; leur seul contact se limitait à la queue qui coulissait dans son con ruisselant. Elle avait gardé les yeux ouverts, fixant les mains qui découvraient les glands en redescendant le long des verges. L'un des types se plaqua à l'aile de la voiture ; penché en avant, il déchargea. Une traînée de sperme marqua son ventre, souilla la dentelle noire de son porte-jarretelles. L'homme disparut dans la nuit. Un autre s'approcha, serrant sa bite congestionnée, qui gicla tout de suite. Le sperme chaud éclaboussa ses seins, son cou. Les deux derniers visiteurs éjaculèrent ensemble sur elle, arrosant ses cuisses, ses hanches de longues marques crémeuses. Sans demander leur reste, ils s'enfuirent.

Lise étala le sperme sur sa peau, comme un produit de beauté, insistant sur ses seins, descendant sur son ventre et son pubis. Ses doigts venaient à la rencontre de Marc, qui la baisait toujours avec régularité. Elle le sentit se raidir, aller plus vite, et enfin éjaculer en elle, en criant :

— Tiens salope, prends tout !

L'orgasme qui la traversa fut encore plus violent que les autres. Elle agita son bassin et ses cuisses, se projeta en avant dans un mouvement saccadé, et hurla à son tour :

— Tu me fais jouir, c'est trop bon !

Ils restèrent quelques instants immobiles quand Marc se retira, le con émit un bruit obscène. Elle eut subitement la sensation du froid, et celle de sa peau qui tirait sous le sperme séché. Marc, qui s'était rajusté, l'aida à descendre du capot, la porta jusqu'à

son siège. Il sortit de la boîte à gants un stock de pochettes parfumées à l'eau de Cologne, et Lise fit soigneusement sa toilette.

Elle se sentait dégrisée ; à l'idée de voir surgir de nouveaux voyeurs, elle sentit une boule d'angoisse nouer sa gorge. Ils regagnèrent l'avenue, se fondirent dans la circulation. Ils repassèrent par la place de la Porte Dauphine, où les voitures tournaient toujours au ralenti. Marc avait posé sa main sur le haut de la cuisse de Lise.

— Tu as été superbe.

Lise était toujours étonnée de l'admiration de Marc après ses moments d'égarement sexuel. Elle craignait qu'il la trouve trop salope, trop jouisseuse. Non loin du périphérique, Marc s'arrêta dans une station-service, où il fit passer la voiture au lavage à rouleaux. Lise s'en amusa.

— Tu ne crois pas que ça aurait pu attendre demain ?

Le retour à Lyon fut plus calme que la montée sur Paris. Lise se contenta de montrer ses cuisses à l'employé du péage de Villefranche, qui en fut si troublé qu'il se trompa en rendant la monnaie.

CHAPITRE IX

Femmes entre elles

Depuis qu'Hélène avait surpris Lise pendant une de ses séances de plaisir solitaire aux toilettes, elle lui témoignait une attention toute particulière. Les deux copines se faisaient la bise chaque matin. Lise avait souvent l'impression que la bouche de sa copine se posait bien plutôt à la commissure de ses lèvres que sur ses joues. Elles prenaient leur café ensemble, déjeunaient à la même table. Lise sentait quelque chose de bizarre dans son regard. Et quand elle se demandait depuis quand l'intimité entre elles existait, elle en revenait au matin où elle avait joui dans les toilettes sans pouvoir étouffer son râle de plaisir.

Hélène, jusque-là, n'avait été qu'une collègue de travail parmi d'autres. Désormais, il en allait différemment. En sortant de son bureau, Lise ne pouvait s'empêcher de reluquer les fesses de sa copine, toujours moulée par un pantalon noir très serré. Elle portait, comme elle, des pulls chaussettes qui mettaient ses petits seins en valeur, et Lise, qui ne déce-

lait dans son dos aucune marque de soutien-gorge, déduisait qu'elle s'en passait. Elle observait aussi son visage : ses cheveux très courts, le profil de son nez lui donnaient une expression dure. Mais un sourire de ses lèvres ourlées, un éclair de malice de ses yeux verts changeaient sa physionomie.

Souvent, au moment du café, vers dix heures, tout en discutant chiffons, les mains d'Hélène s'égarèrent sur ses poignets, dans une caresse furtive. Lise, amusée par le jeu, ne se déroba pas. Elle attendait même de voir si Hélène se déciderait un jour à aller plus loin dans la drague. Ce qui lui plaisait le plus, c'était la timidité de sa copine, cet étrange éclat dans les yeux quand elle la frôlait. Lise avait l'impression de revenir plusieurs années en arrière, quand les garçons lui faisaient la cour. Un jour, au café, Hélène, absorbée dans la contemplation d'une plante verte, lui demanda d'une petite voix :

— Il commence à faire chaud, ils ont ouvert la piscine de Villeurbanne, on pourrait peut-être y faire un petit tour entre midi et deux.

Lise leva le nez, vit le rouge qui colorait les joues d'Hélène. Cela ressemblait à une déclaration. Elle prit son temps pour répondre.

— C'est une idée. On emmène un sandwich, ça nous changera des frites grasses de la cantine.

Hélène se décida à la regarder en face, un large sourire se peignit sur son visage. De la même voix fluette, elle reprit :

— Demain ?

Lise acquiesça.

Quand elle rentra le soir à la maison, après avoir éludé l'éternelle question de Marc au sujet du prof, elle ne lui parla pas de ses projets avec Hélène. Elle n'avait pas envie de le mettre trop tôt dans la confiance.

Le lendemain, elle prit son grand sac à main, y glissa son maillot de bain, une serviette éponge. Le temps, comme la météo l'avait prévu, était beau et la journée promettait d'être chaude.

A midi, les deux copines quittèrent le grand immeuble de verre et se dirigèrent vers la piscine, à deux pas. Pendant le trajet, elles avalèrent un sandwich acheté à la boulangerie du coin. Lise constata qu'Hélène marchait très près d'elle, et que leurs bras découverts entraient souvent en contact. Le frôlement de leurs peaux fit renaître de vieux souvenirs. Elle aimait aussi les femmes, et il y avait longtemps qu'elle n'avait pas fait l'amour avec l'une d'elles. Elle avait découvert ce plaisir particulier au cours d'une soirée dans les gorges de la Cèze, quelques années auparavant. Depuis, elle n'avait connu que des étreintes passagères.

Elles prirent leur ticket et pénétrèrent dans les vestiaires. Toutes les cabines étaient occupées, seule une porte restait ouverte. Lise se tourna vers Hélène.

— Nous allons devoir faire cabine commune, mais entre femmes, ça n'a pas d'importance.

Hélène baissa les yeux.

— Euh, non, bien sûr.

Elles s'enfermèrent dans l'étroit réduit, posant leur sac sur le petit banc. L'endroit n'était pas prévu

pour deux personnes ; elles étaient face à face, immobiles, se touchant presque. Lise accrocha sa veste au portemanteau, sortit son chemisier de sa ceinture de jupe, défit les petits boutons de nacre. Hélène la regardait faire, fascinée par l'apparition des seins. Elle n'avait pas bougé. Lise lui demanda d'un air canaille :

— Tu ne te déshabilles pas ?

Hélène, revenue à la réalité, sursauta, comme un enfant pris en faute :

— Euh, si, si.

Elle se tourna pudiquement pour faire passer son pull par-dessus sa tête ; mais dans sa hâte, elle oublia de défaire les pressions du col. Elle se retrouva coincée, les bras en l'air, le pull remonté. Lise s'amusa de la voir empêtrée.

— Attends, je vais t'aider.

Elle ouvrit le col, ses mains effleurant au passage son dos et ses épaules nues. A cet instant, Lise eut très envie de passer ses mains sur les seins d'Hélène qu'elle ne voyait pas encore. Hélène avait un corps androgyne, on aurait facilement pu la prendre pour un adolescent.

Hélène se retourna pour lui tendre son pull. Lise put enfin lui voir les seins. Ils étaient menus, leurs aréoles à peine plus foncées que le reste de la peau. Elle avait vraiment une poitrine de petite fille ; cette vision fit naître des picotements au creux de la chatte de Lise. Très sûre d'elle, Lise défit la ceinture de sa jupe, la laissa glisser le long de ses jambes gainées de noir. Hélène avait à nouveau baissé les yeux.

— Tu n'as pas de culotte ?

Lise répondit du tac au tac :

— Je n'en porte jamais, c'est plus excitant.

Hélène reprit, hésitante :

— Tu es complètement épilée ?

Lise s'amusait de plus en plus.

— C'est mieux, ça multiplie les sensations... et c'est très doux, très très doux, tu veux toucher ?

Hélène eut un mouvement de recul, se retrouva adossée au mur.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

Lise s'approcha et, immédiatement, plaqua sa bouche sur la sienne. Hélène ne résista pas, leurs langues s'enroulèrent dans un baiser fougueux. Leurs seins, à la même hauteur, se frôlèrent ; Lise sentit ses bouts durcir. Puis, sa bouche toujours rivée à celle de sa copine, elle glissa ses mains sur son ventre, commença à défaire la ceinture du jean.

Hélène s'affola.

— Qu'est-ce que tu fais ? Tu es folle !

Lise la fusilla du regard, puis lui sourit.

— Je fais ce que tu attends. Tu en crèves d'envie. Laisse-toi aller.

Elle avait déjà défait la ceinture, ouvert la braguette, descendu la fermeture Eclair. Elle sentait une sourde excitation la gagner. Elle fit glisser le pantalon le long des hanches étroites. Hélène avait le souffle court, les yeux fermés, ses bras pendaient mollement. Elle portait une jolie culotte noire en dentelle ajourée que Lise descendit d'un coup sec. Enfin, sa chatte apparut. Son pubis était ombré d'un fin duvet brun pareil à de la mousse, ses

grandes lèvres s'entrouvraient, étrangement fines. Lise glissa sa main entre les cuisses.

Hélène, les yeux toujours fermés, s'appuya au mur, projeta son ventre en avant en écartant ses cuisses emprisonnées par le jean. Elle émit un grognement animal quand les doigts de Lise entrèrent en contact avec sa chatte. L'excitation de Lise monta d'un cran devant l'abandon de sa copine, d'autant qu'elle sentait ses doigts englués de mouille.

— Petite cochonne, tu es toute trempée !

Elle remonta le long du ventre, jusqu'aux petits seins qu'elle palpa doucement, puis avec force, moulant au creux de sa paume le galbe à peine marqué. Les pointes se dressèrent et Lise les agaça de l'ongle. Elle avait introduit un doigt dans la chatte, et la mouille lui inondait la main. Elle sentait son sexe couler lui aussi. La situation était grisante : la passivité de la fille, le local étroit, l'odeur de bain qui flottait dans l'air et, tout proche, le bruit des voix et des portes qui claquaient. Lise passa ses mains sur les fesses d'Hélène, en l'attirant à elle.

Leurs épidermes collés se couvraient de sueur. Lise avait envie de posséder son amie, de lui bouffer la chatte, de lui écarter les fesses à pleines mains. Mais elle ne voulait pas aller trop vite en besogne et proposa d'aller piquer une tête. Hélène rouvrit les yeux, sortant de sa torpeur. Elle se débarrassa de son jean sous le regard de Lise, qui trouva que décidément, elle avait un petit cul de garçon ; cette découverte la fit mouiller encore plus. Hélène enfila un maillot de bain une pièce, bleu foncé avec une

bande blanche en travers. Lise avait aussi un maillot une pièce, jaune fluo, très échancré sur les fesses et les hanches, qui lui couvrait à peine les seins.

Elles se retrouvèrent dans l'eau, nageant côte à côte. Elles firent en silence plusieurs longueurs de bassin. Hélène était bonne nageuse, son crawl était puissant et régulier et Lise avait beaucoup de mal à la suivre. Enfin, après deux cents mètres parcourus à vive allure, elles s'arrêtèrent au bout du bassin, se tenant de la main au rebord. Lise, sous l'eau, lui passa la main entre les cuisses. Hélène ne chercha pas à se dérober, écarta même les jambes. Rouge jusqu'aux oreilles, elle dit de sa petite voix :

— Arrête, on pourrait nous voir.

Lise accentua ses attouchements entre les cuisses, la fixa dans les yeux.

— Qu'est-ce que ça peut faire, tu n'aimes pas ma main sur ta chatte ?

Hélène chuchota :

— Si, mais c'est gênant.

Elles repartirent pour une longueur de bassin. Lise se cala derrière Hélène, la saisit aux hanches. Elle accorda le mouvement de ses jambes à celui de sa copine, la serrant très fort à la taille, égarant ses mains sur son ventre, entre ses cuisses. Puis elles prirent leur souffle, et s'enfoncèrent sous l'eau, accrochées aux marches de l'échelle en inox. Dès que leurs pieds touchèrent le fond de la piscine, Lise lui palpa les fesses, la colla à elle, l'embrassa. Leurs corps glissaient l'un contre l'autre, des chapelets de bulles s'échappaient de leur bouche entrouverte. A court d'air, elles durent bientôt remonter à la

surface, émergèrent de l'eau enlacées, sous le regard amusé du maître-nageur.

Il était déjà temps de partir ; elles risquaient d'arriver en retard au bureau. Elles firent une dernière traversée de bassin. Quand Lise sortit de l'eau, son maillot se plaqua à sa peau, la faisant paraître presque nue. Elle sentit sur elle le regard des hommes. Elle aimait se sentir désirée, et elle eut un coup d'œil furtif vers les slips de bain qui moulaient les queues. La séance avec Hélène avait exacerbé son excitation. Elles récupérèrent leurs vêtements, se retrouvèrent dans la cabine.

Hélène fit glisser son maillot, s'essuya vigoureusement, sans se détourner du regard de Lise qui la détaillait. Ce semblant d'intimité retrouvé sembla la détendre ; elle dit de sa voix enfantine :

— Tu as de la chance de pouvoir te mettre en jupe, tu as de jolies jambes ; moi, je trouve les miennes trop maigres.

Lise tirait sur ses bas.

— Tes jambes sont très bien. Elles sont fines, musclées.

Comme elle remontait sa jupe jusqu'à cacher son sexe nu, Hélène lui demanda, l'air curieux :

— Tu ne portes jamais de culotte, ou c'est juste aujourd'hui ?

Lise éclata de rire :

— Non, jamais ; je te le prouverai quand tu voudras.

Hélène semblait dubitative.

— Pourquoi donc ? Je ne comprends pas.

Lise s'amusa de la curiosité de son amie.

— C'est mon mari qui l'exige, et ça me plaît.

Elles se retrouvèrent dehors. Hélène était très intriguée.

— Pourquoi ton mari demande-t-il des choses pareilles ?

Prenant son temps, Lise répondit :

— Cela fait partie de notre jeu intime, ça évite la routine. Tu vois, par exemple, ce soir, je vais lui parler de toi, de ce que nous avons fait à la piscine. Et je penserai à toi pendant qu'il me fera l'amour.

Hélène, le souffle coupé, devint rouge.

— Tu vas lui parler de moi ? C'est dégueulasse !

Lise, craignant d'être allée trop loin, lui caressa le bras. L'autre reprit tout bas :

— L'autre jour, quand j'étais à côté de toi dans les toilettes, tu te...

Lise fit mine de ne pas comprendre.

— Qu'est-ce que tu veux savoir ?

Hélène, gênée, eut du mal à formuler sa phrase.

— Euh, tu te touchais ?

Lise répondit très vite :

— Je me branlais, j'ai même joui, tu as tout entendu, n'est-ce pas ?

Hélène ne répondit rien. Elles prirent l'ascenseur pour le septième étage, où était installée la direction du personnel de leur banque. Avant que la porte ne se rouvre, Lise déposa sur la bouche d'Hélène un baiser canaille, et lui caressa les seins par-dessus le pull.

Le soir, quand Marc rentra, Lise détourna l'éternelle question sur le prof grâce au récit de l'escapade à la piscine avec sa nouvelle amie. Marc, assis

à côté d'elle sur le canapé, l'écoutait en lui caressant les cuisses, que sa courte tunique à même la peau découvrait largement.

Au fur et à mesure qu'elle avançait dans sa narration, tâchant de n'omettre aucun détail, Marc se montrait de plus en plus intéressé. Elle avait l'impression que l'excitation qu'elle avait éprouvée dans la cabine en compagnie d'Hélène se communiquait à son mari. Elle étendit les jambes sur celles de Marc, et écarta les cuisses pour lui faciliter le passage vers sa chatte. Elle sentit son index monter et descendre le long de sa fente humide, se glisser entre ses grandes lèvres, ouvrir sa vulve par petites touches. Puis le doigt se fixa sur son clitoris, en un lent mouvement de rotation. Avant de partir la tête en arrière sur l'accoudoir, elle murmura :

— Oh, oui, continue, c'est trop bon.

Marc l'observait. Elle était en transe. En haletant, elle tendait son ventre en avant ; la pointe de ses seins était bien visible à travers la fine tunique. Accélégrant son mouvement, il lui dit doucement :

— Salope, tu coules comme une fontaine.

Les yeux clos, elle répondit de sa voix rauque :

— Oh oui, baise-moi, j'ai trop envie d'une bite, j'en peux plus.

Marc, qui bandait depuis que Lise avait commencé à raconter la séance à la piscine, se leva, défit son pantalon, descendit son slip sur ses cuisses. Il disposa Lise sur la banquette, lui remonta un pied sur le dossier, fit glisser l'autre au sol. Ainsi, elle était complètement écartelée. Sous la lumière crue de l'halogène du salon, il distinguait sa mouille

trouble, en longues traînées, qui faisait luire ses petites lèvres roses. Il n'attendit pas pour la pénétrer, lui introduisit d'un seul coup de reins sa bite dans le con. Celui-ci était brûlant, tout trempé. Marc s'enfonça jusqu'à ce que ses couilles viennent heurter l'entrefesse.

Lise râla :

— Oh oui, c'est bon, j'avais tellement envie d'une bite ! Cette petite gouine m'a excitée !

Marc, immobile, savourait la chaleur du con resserré autour de sa bite ; il en percevait les palpitations intimes. Il commença à aller et venir en elle, se projetant en avant avec force. Il regardait sa bite luisante entrer et sortir, entraînant les grandes lèvres dans leur mouvement. Il lui suffisait de fermer les yeux pour imaginer la scène dans la cabine de la piscine. Il voyait le pantalon glisser sur les jambes d'Hélène, sa pudeur, sa gêne, son ventre étroit, ses tout petits seins. A cette simple évocation, il sentit le sperme monter dans sa tige. Sans s'occuper de la jouissance de Lise, il accéléra et éjacula, continuant à la baiser jusqu'à ce qu'il ait mal et s'écroule sur elle, épuisé.

Lise criait de plaisir en écartant convulsivement les cuisses. Elle articula d'une voix presque inintelligible :

— Salaud, tu m'as vraiment baisée comme une pute, aujourd'hui !

Ils restèrent soudés l'un à l'autre, reprenant leur souffle. Se détachant d'elle, Marc dit en soupirant :

— Je n'en pouvais plus. Tu m'as rendu fou avec tes histoires de gouines.

Lise avait conservé la pose, jambes écartées, con béant d'où s'échappait une coulée de sperme mêlé de mouille.

— Je vais continuer à la draguer au boulot, elle nous excite, cette petite salope.

Marc passa le reste de la soirée à harceler sa femme de questions sur ses impressions pendant la scène avec Hélène. Il la faisait revenir sur certains détails : la douceur de la peau de la fille, la curiosité dont elle avait fait montre à propos de leurs relations conjugales, sa timidité aussi, qui l'excitait tout particulièrement.

Lise, sous le flot de questions, admit qu'elle avait découvert un plaisir malsain à provoquer sa copine, à la peloter, à l'exciter devant tout le monde. Avec Hélène, elle était passée du statut de femme soumise à celui de dominatrice, et elle comprenait la jouissance de Marc quand il la manipulait, elle.

Marc, qui cherchait à contrôler une situation qu'il n'avait pas créée, lui fit reconnaître que la curiosité de son amie à propos de leur vie intime était de bon augure pour la suite. Il lui demanda de continuer dans cette voie, pour qu'Hélène passe sous leur coupe. Il ajouta, l'air gourmand :

— Je serai sûr que tu l'auras soumise le jour où tu l'amèneras ici, pour que je la baise devant toi.

L'idée plut à Lise. Elle promit de faire tout son possible.

CHAPITRE X

L'amour au bureau

Quand Lise et Hélène se rencontrèrent dans l'entrée de la banque, elles se firent la bise comme chaque jour, mais d'une façon plus appuyée. Mais, pendant la matinée de travail, Hélène ne vint pas rejoindre sa copine devant la machine à café. Elle ne vint pas non plus lui faire une petite visite dans son bureau, comme souvent. Dépitée, Lise se demanda si elle n'avait pas poussé les choses trop loin à la piscine. A l'heure du repas, l'arrivée d'Hélène avec son plateau balaya ses angoisses. Lise lui demanda sur un ton de reproche pourquoi elle n'était pas venue la voir.

Avec un air de chien battu, Hélène lui répondit qu'elle avait eu une réunion à préparer, que son chef ne l'avait pas lâchée d'une semelle. Elle hésita avant de lui demander si elle avait parlé d'elle à son mari. Lise, sourire aux lèvres, répondit par l'affirmative, décrivit même par le menu la séance de baise sur le canapé.

Les joues d'Hélène se colorèrent en rouge, elle

avala sa salade en silence. Lise eut de nouveau peur d'avoir exagéré ; son amie évitait son regard. Hélène avala un verre d'eau, puis demanda à voix basse, de peur que leurs voisins de table entendent :

— Et aujourd'hui, tu n'as pas de culotte ?

Lise rit de bon cœur.

— Tu n'as qu'à regarder toi-même !

Hélène se tourna furtivement vers les clients du self.

— Il y a trop de monde, comment faire ?

Lise répondit, très sûre d'elle :

— Tu n'as qu'à laisser tomber ta serviette sous la table.

Lise se demandait si sa copine, qui semblait intimidée, allait oser. Hélène jeta encore un regard dans son dos, puis du coude, presque naturellement, fit glisser sa serviette au sol, se pencha sous la table pour la ramasser. Dès qu'elle la vit se baisser, Lise écarta les cuisses, offrant le spectacle de sa vulve à l'air, béante entre ses bas noirs. Hélène se releva, la serviette à la main, plus rouge qu'une tomate.

— C'est incroyable.

Lise se fit câline.

— Essaye donc, toi aussi, tu verras. Quand on y a goûté, on ne peut plus s'en passer.

Dans l'ascenseur qui les reconduisait au septième, coincées dans la foule, Lise profita de la promiscuité pour lui peloter les fesses par-dessus son jean, insistant sur la raie, descendant très bas entre les cuisses. Décidément, elle aimait beaucoup le petit cul de sa copine. Elle avait envie de le déshabiller, de le regarder de près, de le tripoter, de le

bouffer tout cru. A cette pensée, elle frotta ses cuisses l'une contre l'autre, pour s'exciter davantage. Elle imaginait Hélène arrivant à l'étage de la direction, pantalon baissé à mi-cuisses, vulve offerte, devant les hauts cadres en costumes bien coupés. Elle se figurait sa gêne, ses mains croisées, dans un sursaut de pudeur enfantine, sur son pubis ombré de courts poils bruns. Elle lutta tout l'après-midi contre l'envie d'aller se branler dans les toilettes.

Sous le premier prétexte, Hélène vint la voir dans son bureau. Alors, Lise lui dit à l'oreille :

— Regarde, regarde bien, petite curieuse !

Elle approcha ses fesses du bord de son fauteuil, plaqua ses mains à ses hanches et, d'un geste lent, précis, remonta sa jupe sur ses cuisses. Quand son pubis fut à découvert, elle écarta les jambes, espérant qu'Hélène viendrait y mettre sa main ou sa bouche.

Mais l'autre ne voulut pas franchir le pas, craignant que quelqu'un n'entre à l'improviste dans le bureau.

Lise ne se découragea pas, et reprit son manège le lendemain et les jours suivants. Elle multipliait les provocations, les exhibitions sauvages, trouvant dans ces petits jeux un plaisir qu'elle n'imaginait pas. Elle se rendait compte qu'Hélène, chaque fois qu'elle lui rendait visite dans son bureau, guettait le moment où elle allait lui montrer son con. Mais sa copine restait passive, même si son regard se voilait sous l'effet du trouble.

Le soir, en faisant l'amour avec son mari, Lise revivait sa journée. Marc, voyant que les affaires

auxquelles il était intéressé n'avançaient guère, lui lança :

— Ta copine, tu ne l'auras jamais comme ça. Ignore-la plutôt, fais-lui la gueule. Si elle a vraiment envie, elle fera tes quatre volontés.

Le lendemain, quand Hélène vint lui faire la bise, Lise lui tendit la main, lui dit bonjour d'un ton froid. Elle évita de la retrouver à la pause-café et, au déjeuner, s'installa à une autre table. Hélène vint plusieurs fois lui rendre visite dans son bureau, mais elle feignit d'être absorbée par un dossier. Lise sentit son regard se promener sur ses jambes, mais elle ne se livra pas à ses exhibitions. Hélène repartit sans un mot.

Il ne fallut pas plus de deux jours pour que sa copine se décide à faire le premier pas. En remontant de la station de métro, Lise fut surprise de la trouver l'attendant en haut des marches. Hélène vint à sa rencontre.

— Qu'est-ce que tu as ? Tu me fais la gueule ?

Lise marchait sans tourner la tête. Hélène reprit :

— On pourrait peut-être retourner à la piscine ?

Lise prit un air contrarié.

— J'ai envie d'autre chose que jouer à touche-pipi. On ne joue pas dans la même catégorie, toi et moi.

Hélène restait silencieuse. Du coin de l'œil, Lise vit qu'elle était rouge jusqu'aux oreilles. Hélène accusait le coup, elle reprit d'une voix tremblante :

— Tu es trop dure avec moi, laisse-moi le temps de m'habituer. Je ne pense qu'à ça depuis l'autre jour.

Lise, l'air las, ne répondit pas. L'autre ajouta d'une drôle de voix essoufflée :

— Dis-moi ce que je dois faire, demande-moi ce que tu veux !

Intérieurement, Lise cria victoire.

— Demain, viens en jupe, avec des bas, et on verra.

Elle la planta là et s'engouffra dans l'ascenseur. Hélène, de toute la journée, ne vint pas lui rendre visite une seule fois. Lise se demandait si elle avait bien fait de suivre les conseils de Marc.

Quand elle déboucha du métro le lendemain matin, elle ne fut pas trop surprise d'y découvrir Hélène, qui l'attendait. Elle avait revêtu une petite jupe grise bien sage qui s'arrêtait au-dessus du genou, sur des collants ou des bas légèrement fumés. Elle avait abandonné ses éternelles chaussures plates pour des mocassins de cuir noir, dont le talon haut mettait en valeur le galbe de ses mollets. Avec sa veste courte, cintrée, son pull moulant, elle semblait plus frêle, plus jeune que d'habitude. Elle ressemblait aux étudiantes en droit des beaux quartiers. Lise lui dit :

— Tu es magnifique.

Hélène, un sourire inquiet aux lèvres, demanda :

— Tu le penses vraiment ?

Lise la prit par le coude.

— Vraiment. J'espère que tu ne portes pas de collants ?

— Non, non, c'est des Dim-up. Je les achetés en pensant à toi.

Lise sentit le désir palpiter dans son ventre, sa

chatte s'humidifier. Plus tard dans la matinée, elles se retrouvèrent devant la machine à café. C'était dans un coin à l'écart, séparé du couloir par un rideau de plantes vertes, avec quelques fauteuils bas, une petite table en verre, des cendriers sur pied. Les murs étaient décorés de photos de plages sous les tropiques, et la moquette claire donnait à l'endroit un aspect chaleureux. Pendant qu'Hélène se penchait en avant pour prendre son gobelet, Lise lui caressa les fesses par-dessus sa jupe. Hélène faillit renverser son café.

— Tu es folle, on pourrait nous voir.

Lise la regarda en souriant, s'approcha, plaqua sa bouche sur la sienne, l'embrassa voracement. Sans lui laisser le temps de reprendre son souffle, elle lui dit avec autorité :

— Montre-moi ta chatte, j'en ai envie.

Hélène baissa les yeux, troublée, et s'exécuta sur-le-champ. Elle descendit ses mains sur ses cuisses, serra son ourlet, remonta sa jupe. Lise vit apparaître d'abord ses cuisses fuselées, puis la bande élastique en dentelle plus foncée du haut de ses bas. Mais la progression s'arrêta là. Hélène semblait tétanisée par la proximité du couloir, le chuintement sourd des portes d'ascenseur. Lise reprit, du même ton sec :

— Plus haut, je veux voir ta chatte, je t'ai dit !

A contrecœur, Hélène remonta sa robe d'un cran. La peau blanche des cuisses se dévoila enfin, ainsi que la pointe sombre du triangle du slip. Elle avait gardé les yeux tournés vers le couloir ; son visage transpirait d'angoisse.

Lise, qui sentait son sexe la démanger, lui ordonna durement :

— Je ne vois que ta culotte. Je veux voir ta chatte. Vite, j'attends !

Hélène protesta faiblement :

— Maintenant ? Ici ?

Lise reprit du tac au tac :

— Fais-le, sinon je m'en charge !

Hélène, vaincue, maintenant sa jupe roulée sur sa taille, fit glisser son slip à ses genoux. Sa chatte d'adolescente se montra enfin au grand jour. Le regard de Lise se fixa sur le pubis presque plat, sur les lèvres rose pâle, à peine marquées. Elle se dit, frottant ses cuisses l'une contre l'autre : « Elle a un con de petite fille, et un cul de garçon. »

Hélène guettait le signe qui lui aurait permis de retrouver une position décente. Lise ordonna d'un ton sans réplique :

— Tourne-toi, je veux voir ton cul aussi !

Docile, Hélène se tourna, remonta sa jupe sur ses reins.

— Penche-toi en avant, que je voie ta raie.

Pendant que l'autre s'exécutait, Lise lui glissa la main entre les cuisses, remonta par-devant, sur le ventre, lui prit la vulve.

— Petite cachottière, tu es timide, mais tu mouilles comme une salope.

Sans que l'autre résiste, elle lui ôta sa culotte qu'elle mit dans sa poche. Puis elle lui caressa la courbe du cul, bien ferme, haut perché, et lui rajusta sa jupe.

— Bois ton café, il va être froid.

Hélène, devenue blême, demanda :

— Et ma culotte ?

— Je la garde en souvenir. Désormais, je te veux nue sous ta jupe.

Quand elles se séparèrent devant le bureau de Lise, celle-ci lui donna une claque amicale sur les fesses.

— Je viendrai te rendre visite tout à l'heure. Sois sage en m'attendant.

Elle regardait sa copine avancer le long du couloir en repensant à tout ce que Marc exigeait d'elle au début de leurs relations : se trousseur dans le corridor de la cité universitaire, parcourir nue le trajet de l'escalier à la porte de sa chambre. Elle avait très envie d'exiger la même chose d'Hélène.

Son sexe la démangeait tellement qu'elle s'enferma dans son bureau. Dans son fauteuil, appuyée au large dossier incliné, la tête en arrière, les cuisses écartées, les talons plantés dans la moquette, elle posa une main sur son sexe par-dessus sa jupe en tweed. Jouant sur la rugosité du tissu, elle plaqua l'étoffe sur sa fourche, et de la paume, commença un lent mouvement de va-et-vient, allant de l'aine au plat du ventre, épousant au passage le renflement du pubis. Son clitoris était très dur. Appuyant de plus en plus fort, tendant son index dans la raie de ses fesses qu'elle avait amenée au bord du siège, elle jouit en pensant au petit cul d'Hélène, entrouvert devant la machine à café. Elle garda ses cuisses refermées sur sa main jusqu'à ce qu'elle ait repris son souffle. Puis elle essaya de chasser de son esprit la vision obsédante du cul de

poupée de sa copine pour pouvoir se remettre au travail.

Plusieurs fois dans la journée, elle rendit visite à Hélène dans son bureau, lui remontant la jupe sur le ventre d'un geste rapide, se régaland de la vision de la chatte humide et du regard voilé de crainte. A la cantine, elle lui demanda de lui montrer son con, en laissant tomber sa serviette et en écartant les cuisses sous la table. L'autre fit ce qu'elle demandait, sans protester.

Lors de son dernier passage dans le bureau de sa copine, Lise, prise d'une impulsion subite, l'invita pour le soir même.

— Tu vas venir chez moi. Tu referas connaissance avec mon mari. Il brûle de te revoir, figure-toi. Il se souvient encore de toi au ski.

Hélène ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit. Elle parvint à articuler :

— Tu crois que c'est bien raisonnable ?

Lise, dont la main s'égarait sur les petits seins de sa copine, répondit :

— Tu verras que tu ne le regretteras pas.

Revenue dans son bureau, elle appela Marc à son travail, pour le prévenir. Il la félicita chaudement.

— Tu es vraiment terrible, tu es un chef ! Vivement ce soir ! Je rentre tout de suite à la maison préparer la fiesta. Je t'embrasse.

CHAPITRE XI

Petite soirée à trois

Pendant le trajet, Lise chercha à détendre Hélène en lui parlant de choses sans importance. Et elle résista à l'envie de lui toucher les fesses dans la cohue du métro. En arrivant au bas de l'immeuble, Lise vit la voiture de Marc sur le parking. Il vint ouvrir, tout sourire :

— Bonjour Hélène.

Ils échangèrent une timide poignée de main, passèrent au salon. Hélène était visiblement tendue, mais Marc fit tout ce qu'il put pour la mettre à l'aise, tout en échangeant de discrets regards de connivence avec Lise. Marc occupait un fauteuil face aux deux copines installées sur la banquette. Il était séparé d'elles par une table basse portant une bouteille de champagne dans un seau à glace et trois coupes.

Hélène se tenait coincée contre l'accoudoir, genoux serrés, jupe tirée sur les cuisses. Lise, très détendue, écartait de temps à autre les jambes pour capter le regard de Marc. Elle savait qu'ainsi elle le

faisait bander. L'idée de sa bite dure dans son slip tendu la faisait mouiller.

Le champagne aidant, Hélène se décontracta, elle rit même de bon cœur aux plaisanteries de Marc. Sa pose rigide finit par s'assouplir ; elle se décida à croiser les jambes. Lise voyant sa copine plus à l'aise, se rapprocha, passa le bras sur le dossier du canapé, lui caressa l'épaule. Hélène sursauta, devint toute rouge, voulut protester, mais Lise la bâillonna d'un baiser. Ensuite, elle lui caressa les seins par-dessus son pull. Hélène cherchait à la repousser, sans trop de conviction.

Marc, qui avait posé son verre sur le rebord de la table, n'en perdait pas une miette. Il suivait la main de Lise, passant et repassant sur les petits nichons, comme pour en dessiner le contour avec netteté. Il bandait dur sous sa braguette.

Lise pinçait les mamelons de sa copine à travers le tissu, les étirait sans se gêner. L'autre respirait fort, les yeux dans le vide, les joues comme des coquelicots. La main de Lise se plaqua sur la fourche, jouant avec le tissu de la jupe, le serrant, le remontant sur les cuisses. Marc ne voyait pas le visage d'Hélène : la bouche de Lise était toujours soudée à la sienne. Les cuisses de la copine s'ouvraient peu à peu ; le sexe apparut enfin, nu. Les doigts de Lise s'insinuèrent dans les replis de la chatte, puis plus bas, entre les fesses. Sous la pression de Lise, les cuisses s'ouvraient de plus en plus largement. Ayant abandonné toute pudeur, Hélène approcha ses fesses du bord de la banquette.

Alors, Lise, d'un geste souple, lui remonta la

jambe sur l'accoudoir. Hélène se laissa faire et resta ainsi : complètement ouverte. Lise se leva et, après avoir échangé un clin d'œil avec Marc, se débar-rassa rapidement de sa jupe et de son chemisier. Elle ne garda que ses bas et ses escarpins.

Hélène ouvrit les yeux. Son regard croisa celui de Marc, qui avait glissé la main dans son pantalon. Une expression d'affolement passa sur le visage de la fille. Mais elle ne bougea pas, la chatte béante, la jupe roulée en boule au nombril.

Lise s'agenouilla entre les cuisses de son amie. Elle savait qu'elle offrait ainsi à Marc, qui se bran-lait dans son fauteuil, la vision de sa raie ouverte et de son cul tendu en arrière. Elle savourait intensé-ment le moment. Elle posa ses mains à plat sur les cuisses de sa copine, remonta en direction de sa chatte. Ses doigts se rejoignirent sur les lèvres de la vulve. L'intérieur du con apparut, rose, brillant. Lise y plaqua sa bouche, introduisit sa langue entre les nymphes au goût légèrement salé. Puis elle lécha le petit bouton du clitoris, érigé au sommet de la fente. Elle sentit Hélène trembler sous ses coups de langue.

— Oh oui, c'est bon, continue !

Hélène, sortant enfin de sa passivité, prit à deux mains le visage de sa copine pour mieux le river à sa chatte, qui ruisselait de mouille et de salive. Elle projetait son ventre en avant, se frottait elle-même à la langue. Lise tira sur le pull, les petits seins appa-rurent. Elle les malaxa, passant de l'un à l'autre, glissant sous les aisselles, descendant sur les han-ches, enserrant la taille, passant sous les fesses.

Puis, le visage tout barbouillé de mouille, elle se redressa et commanda :

— Allez, mets-toi nue !

Hélène défit la ceinture de sa jupe, qui glissa à ses pieds, puis fit passer son pull par-dessus sa tête. Dans le mouvement, son ventre se creusa, ses cuisses s'ouvrirent devant Marc. Celui-ci s'était défait de sa chemise et avait descendu son pantalon à mi-cuisses. Il scrutait le corps offert : la poitrine à peine formée, le ventre plat, les cuisses fermes surgissant des bas plus foncés que la peau. Il avait envie de la toucher, de lui pincer les seins, de palper sa vulve aux poils ras, brillants de salive, mais le moment n'était pas encore arrivé.

Lise prit Hélène par la main, la fit se coucher sur la moquette, aux pieds de Marc. Elle se plaqua à elle, sentant contre son buste les petits seins durs, contre son ventre le picotement des poils drus, frottant sa cuisse contre la vulve détrempeée.

Hélène, qui gémissait de plaisir, se décida à lui peloter les fesses. Puis, son geste se fit plus précis, plus appuyé ; elle lui pétrit le cul.

Marc observait les filles déchaînées, qui se roulaient sur le sol. Des râles de jouissance s'élevaient, leurs bas crissaient en se frottant contre la moquette. Il se branlait en attendant un signal. Lise se détacha d'Hélène, qui gisait sur le sol, les bras en couronne au-dessus de la tête, les cuisses largement ouvertes, les yeux clos. Lise était très excitée : ses seins se soulevaient, l'air sifflait entre ses lèvres entrebâillées. Elle se tourna vers Marc, prit sa bite dans la bouche, en l'aspirant très fort. Elle lui mordilla le

gland, descendit le long de la tige en creusant les joues, puis murmura :

— Allez, viens la baiser, elle est prête.

Il quitta le fauteuil pour se glisser entre les cuisses d'Hélène, qui ne protesta pas. Il n'eut aucun mal à faire glisser sa bite dans le con étroit, mais bien mouillé. Appuyé sur les mains, cambré sur ses bras tendus, il guettait une réaction sur le visage fermé d'Hélène.

Lise s'était installée près d'eux. D'une main, elle caressait les seins de son amie, palpait le bas-ventre jusqu'au clitoris, qu'elle faisait rouler sous son doigt, pendant que le ventre de Marc claquait contre celui de la fille. De l'autre main, elle caressait les fesses de son mari, s'insinuant dans la raie, remontant entre les cuisses pour tripoter les couilles, titillant l'anus. Elle savait qu'il ne résisterait pas longtemps à cette caresse.

Hélène se mit à hurler, tapant du plat des mains sur la moquette, agitant convulsivement la tête en tous sens.

— Je vais jouir, je vais jouir ! Mon Dieu !

Lise accentua ses attouchements sur le clitoris ; Hélène se cambra, cria, à bout de souffle :

— J'en peux plus, c'est trop bon !

Marc sentit son plaisir monter, excité par l'orgasme et les cris de plaisir d'Hélène. Lise enfonça son doigt dans le trou du cul de son mari, qui éjacula en râlant. Puis elle se pencha sur Hélène, lécha sa fente élargie qui perdait du sperme.

Marc enfila son pantalon à même la peau, pendant que les filles s'isolaient dans la salle de bains.

Dans le chuintement de la douche, il entendait des gloussements ; elles se gouinaient encore. Elles ressortirent bientôt. Lise, enroulée dans une grande serviette, avait prêté son petit peignoir éponge à Hélène. Elles s'installèrent sur la banquette, vidèrent leur coupe de champagne. Lise demanda à sa copine :

— Alors, ça t'a plu ?

Hélène la regarda dans les yeux.

— J'étais morte de peur, mais je n'ai jamais joui comme ça.

Lise sourit, lui caressa la joue.

— Tu vois, je t'avais bien dit que tu ne le regretterais pas. Je nous connais, depuis le temps !

CHAPITRE XII

Jusqu'au bout avec le prof

Après l'initiation d'Hélène, la complicité entre les trois nouveaux amis ne fit que grandir. Les copines se voyaient chaque jour au travail ; Lise ne manquait pas une occasion de vérifier qu'Hélène était bien comme elle, nue sous sa jupe. Et Hélène avait renouvelé sa garde-robe pour pouvoir rivaliser avec Lise dans la provocation exhibitionniste. Les filles retrouvaient souvent Marc pour des soirées spéciales. Ils expérimentaient toutes les combinaisons du triolisme, repoussant sans cesse les frontières de leur jouissance.

Un matin, alors qu'elles s'apprêtaient à partir au travail après une nuit d'orgie à tout casser, Marc annonça aux deux copines qu'il avait une idée pour pimenter un peu leurs relations, lesquelles, à son avis, menaçaient de tourner à la routine : des jeux avec un autre homme. Pas n'importe lequel, le prof que Lise s'amusait à draguer chaque matin dans les transports en commun.

Il proposa aux deux filles de prendre un jour de congé en semaine. Il ferait de même de son côté, et tous trois iraient de concert dans le bus et le métro avec le prof. Lise serait en talons hauts, bas noirs, petit imper ciré fermé à la ceinture, et c'est tout. Elle descendrait à la même station que le prof et l'emmènerait dans un immeuble en construction, tout près. Marc avait repéré les lieux. Lise se ferait baiser au premier étage. Hélène et lui regarderaient discrètement, et baiseraient eux aussi.

Au jour dit, à l'heure habituelle, Lise enfila son imper sur sa peau nue devant les autres. Avant de sortir, elle se regarda dans la glace de l'entrée. La large ceinture à boucle dorée resserrait la toile épaisse autour de sa taille en de nombreux plis. Le ciré lui arrivait bien au-dessus du genou ; elle ferma quand même deux boutons, elle ne s'imaginait pas croiser un voisin dans cette tenue. Ils sortirent, marchant tranquillement jusqu'à l'arrêt de bus. Lise se sentait vraiment nue : l'imper était trop court et trop ample. Elle avait l'habitude de sortir sans slip, mais c'était la première fois qu'elle le faisait sous ce type de vêtement et elle était encore beaucoup plus libre que sous un pull et une jupe. Ce sentiment de liberté l'excitait. Chaque fois qu'elle faisait un pas, le ciré s'ouvrait très haut sur ses cuisses, à la limite de ses bas, et elle sentait l'air matinal lui passer entre les cuisses, lui caresser les fesses et la chatte. En haut, la naissance de ses seins était bien visible. Il suffisait qu'elle se penche un peu en avant pour qu'on lui voie tout jusqu'à la ceinture. Feignant de s'ignorer, ils montè-

rent dans le bus ; Lise alla s'asseoir à sa place habituelle, dans le fond, où deux sièges isolés se faisaient face. Hélène et Marc restèrent debout, juste à côté, l'isolant du reste des passagers.

Ils échangèrent un bref regard de complicité. La situation était plus que troublante ; Lise sentit son ventre s'humidifier. Elle craignait que le prof ne soit pas au rendez-vous. Elle le désigna du menton à ses complices, quand elle le vit monter à l'arrêt habituel. Tout de suite, il vint s'asseoir en face d'elle, sourire aux lèvres, bousculant Marc et Hélène au passage. Ils échangèrent un bref bonjour, comme toujours. Contrairement à l'habitude, il n'ouvrit pas son journal, et considéra la tenue de Lise d'un œil intéressé, la fixant d'un air interrogateur. Elle souleva son regard en passant le bout de sa langue sur ses lèvres. Elle se sentait prête à toutes les provocations, protégée et troublée à la fois par la présence de Marc et d'Hélène, qui jouaient aux amoureux. Marc tenait fermement la taille d'Hélène et ses mains s'égarèrent discrètement sur ses fesses.

Poussant plus loin, Lise fit négligemment bâiller le haut de son imper, pour offrir au prof une vue plongeante sur ses seins à l'air. Immédiatement, il glissa un genou entre les siens ; elle écarta les cuisses pour lui faciliter le passage. Du pied, elle lui caressait la cheville, et voyait de l'étonnement sur son visage. Elle s'avança au bord du siège, si bien que le genou du prof remonta plus haut entre ses cuisses, entraînant avec lui le ciré, qui s'ouvrit, laissant apparaître la bande de peau blanche au sommet des bas.

Elle s'avança encore, et sa chatte arriva au contact du pantalon de velours. Elle se frotta doucement, serrant les cuisses autour de sa jambe, bercée par les chaos de la route. Elle sentait l'attention de trois paires d'yeux fixées sur ces quelques centimètres carrés de peau découverte, et sur sa chatte. A cette pensée, elle lâcha un petit jet de mouille qui vint souiller le pantalon de velours du prof. Lise était au centre du jeu, et cela provoquait en elle les envies les plus folles. Elle se voyait défaire la ceinture de son ciré, apparaître nue aux yeux de tout le monde, descendre sur le trottoir, provoquant la surprise et l'indignation générales.

Le prof restait immobile, changé en statue. Il ressentait contre son genou la souplesse du ventre de Lise, et la pression de plus en plus forte de ses cuisses emprisonnant sa jambe. Il guettait la remontée du ciré noir au-dessus de la jarrettière du bas.

Le prof avait l'impression très nette qu'elle ne portait rien en haut car, dans l'entrebâillement du vêtement, il pouvait voir ses seins jusqu'à la pointe. Il se dit que si elle ne portait rien en haut, il y avait des chances qu'elle soit nue sous son imper. Il ne la lâcha pas d'une semelle, quand ils parcoururent, dans le Centre d'échange, les escaliers qui conduisaient du terminus du bus à la station de métro. Il regretta que le trajet ne se fasse qu'en descente et que le métro soit souterrain, il aurait suffi de quelques marches en montée pour qu'il ait la confirmation qu'elle était vraiment nue sous son imper.

La foule était très dense sur le quai. Toutes les lignes de bus de la périphérie convergeaient vers ce

point, et déversaient un flot continu de banlieusards. Lise s'assura que Marc et Hélène n'étaient pas loin. Ils étaient juste derrière le prof, lui emboîtaient le pas. Lise choisit de rester debout, au milieu du wagon de métro. C'était l'endroit le plus pratique pour pousser les choses le plus loin possible. Bientôt, retentirent les petits bips stridents annonçant la fermeture des portes et le départ. La foule, déjà compacte, se resserra encore un peu plus. Le prof se trouvait juste derrière Lise ; Hélène et Marc avaient pris place de part et d'autre, tout près, absorbés par la lecture d'un magazine.

Rassurée par leur présence et par le rempart qu'ils lui assuraient, elle se tourna face au prof. Elle pouvait sentir le parfum ambré de son eau de toilette. Elle leva les yeux dans sa direction, lui sourit pour l'encourager, et avança une jambe entre les siennes. Elle était très excitée et, depuis le trajet en bus, sa mouille s'écoulait de son sexe de façon ininterrompue. Le prof réagit à sa provocation. Il la saisit à la taille pour la plaquer contre lui. Elle se laissa faire, le nez dans le revers de sa veste. Les mains du prof passèrent ensuite sur ses fesses, tendant le tissu de l'imper, malaxant les chairs fermes. Lise ondula sous la caresse, tendant ses fesses, écartant les jambes. Elle plaqua ses mains sur la braguette de l'homme, qui sursauta. A travers le pantalon, elle sentait la bosse de la bite, et s'appliquait à en dessiner les contours en serrant ses doigts.

L'homme abandonna son cul, et insinua ses doigts par-devant, sous l'imper. C'était l'instant que Lise attendait. Elle se dit : « Voilà, c'est le moment,

tout bascule ! » Elle sentit les mains du prof remonter doucement le long de sa cuisse, en direction de sa chatte en eau. Elle entendait le crissement des doigts sur ses bas. Elle projeta son ventre en avant pour que le contact soit plus étroit. Enfin, les doigts touchèrent son sexe ; ce simple contact déclencha son orgasme. Elle vibra des pieds à la tête. Elle avait les jambes en coton, et crut tomber en arrière. Elle s'agrippa à la bite qu'elle branlait à travers le pantalon. Elle ouvrit davantage les cuisses ; dans le mouvement, son imper s'ouvrit jusqu'à la taille. Les doigts de l'homme se promenaient sur ses petites lèvres ruisselantes, jouaient de l'élasticité des chairs de sa vulve, remontaient jusqu'à son clitoris sorti. Bientôt, les doigts la pénétrèrent, glissant sans difficulté en elle, et commencèrent leur va-et-vient. Lise, le souffle court, les yeux clos, était avertie de la succession des stations par les bips-bips et le chuintement des portes qui s'ouvraient et se fermaient. A chaque arrêt, les gens qui montaient et descendaient les plaquaient un peu plus l'un contre l'autre. Elle avait envie de descendre la braguette pour toucher la bite chaude, mais elle n'osait pas. Il continuait à la branler avec précision.

Bientôt, elle sentit l'autre main du prof s'attaquer à la ceinture de son imper, et la défaire. Elle ne chercha pas à résister ; le vêtement s'ouvrit, dévoilant sa nudité. Le fantasme qui avait souvent traversé son esprit était en train de se réaliser : son imper béait, elle était nue au milieu de la foule. Heureusement, Hélène et Marc s'étaient rapprochés, la masquant aux yeux des passagers. Leur présence et l'indé-

cence de sa position et de sa tenue faisaient monter en elle des vagues d'un plaisir sale : elle avait la gorge sèche, et son cœur battait à tout rompre.

La main qui avait défait sa ceinture remonta doucement à plat sur sa chatte épilée, pour en prendre possession, puis se glissa à ses seins. Pendant ce temps, les autres doigts s'agitaient en elle, clapotant dans sa mouille. La main passa d'un sein à l'autre, délicatement, flattant les mamelons bandés, puis redescendit au clitoris. Ce double contact, sur son bouton et dans sa chatte, électrisa si bien Lise, qu'elle crut qu'elle allait jouir encore, au milieu des gens.

Le prof s'interrompit brusquement. Elle comprit qu'ils approchaient de la station de La Doua où il descendait. Elle serra sa bite une dernière fois entre ses doigts, se détacha de lui, en refermant son imperméable aussi vite qu'elle le put.

Elle vit la surprise dans ses yeux, quand elle descendit en même temps que lui sur le quai. Elle le précéda dans l'escalier roulant, sachant très bien qu'il découvrirait son cul nu sous l'imper. Arrivée en plein jour, la lumière du soleil lui fit cligner les yeux. Le prof était face à elle, immobile, hésitant. En silence, d'un geste de la tête, elle lui fit comprendre de la suivre. Elle traversa d'un pas rapide le boulevard Michelet, dans la direction que lui avait indiquée Marc. A chaque pas, son imper s'ouvrait largement sur ses cuisses. L'impression de se trouver nue, libre, en plein jour l'enivrait. Elle se retourna pour s'assurer que le prof la suivait de près, et que Marc et Hélène se trouvaient quelques pas en arrière.

A l'endroit choisi par Marc, une palissade délimitait l'emplacement du chantier. Elle se retourna avant d'y pénétrer. Le prof marqua un temps d'arrêt, peut-être craignait-il un guet-apens. Prise d'une impulsion, et apercevant Hélène et Marc à quelques mètres, elle ouvrit son ciré, défit sa ceinture, fit glisser le vêtement en arrière sur ses épaules.

Elle était nue sur le trottoir, l'imper à la main, les jambes écartées, offrant à l'homme congestionné la vision de sa nudité entière. Une voiture arrivait ; elle franchit la palissade, se dirigea sur un sol inégal, jonché de gravats, vers l'entrée de l'immeuble. Le prof la suivait, elle sentait son regard sur son cul. La cage d'escalier sentait le ciment, la peinture ; ses talons résonnaient sur les marches de béton brut. Au premier étage, elle tourna à droite, comme le lui avait indiqué Marc. Elle trouva sur le sol quelques plaques de polystyrène étrangement propres vu l'état du bâtiment. Elle soupçonna Marc de les y avoir déposées. Elle abandonna son imperméable et se retourna, les seins pointés, les mains sur les hanches, les cuisses ouvertes sur le con luisant.

Le prof surgit, essoufflé, et tout de suite se jeta sur elle. Il se plaqua contre elle, étreignant son cul, enfonçant ses doigts dans sa raie. Et il l'embrassa sur la bouche avec emportement.

Lise s'attaqua à sa ceinture et à sa braguette qu'elle défit rapidement. Elle fit glisser le slip et le pantalon en même temps sur les cuisses du type. La grosse bite était raide comme un manche, avec un gland large, la peau des couilles parcourue de veines en relief. Elle s'accroupit face à lui et, dans le

mouvement, écarta les cuisses, au point que les lèvres gluantes de son sexe se séparèrent, découvrant sa muqueuse intime d'un rose intense. Elle prit la bite dans sa main. Elle approcha sa bouche et la renifla avant de l'avalier. Tout d'abord, sa bouche se resserra autour du gland, l'anneau de ses lèvres en moulait le contour, sa langue titillait le méat par petites touches.

Ayant joué avec le gland comme avec une friandise, elle descendit le long de la tige, griffant la peau des couilles. Elle ne s'arrêta que lorsque le gland entra dans sa gorge, elle creusa les joues pour sucer plus fort. Elle sentait sa mouille couler en abondance. Sa position, jambes grandes ouvertes, bloquées par ses talons, lui ouvrait aussi le cul. Elle était sûre que Marc et Hélène se trouvaient quelque part derrière, qu'ils étaient peut-être déjà en train de baiser, ou de se sucer. L'idée de la bouche de sa copine sur la bite de son mari fit monter encore son désir ; elle plaqua sa main libre contre sa vulve béante et, continuant à branler et à sucer le prof immobile, le ventre en avant, elle se masturba avec frénésie.

Ses doigts passaient et repassaient entre ses lèvres poisseuses, répandant une mouille épaisse entre ses fesses, jusque sur son trou du cul. Elle retardait au maximum le moment où elle allait devoir toucher son clitoris, elle ne l'avait qu'à peine effleuré de la paume, mais ce simple contact avait fait vibrer son corps d'un plaisir aigu à crier.

La bite remplissait sa bouche, les couilles roulaient sous ses mains : elle en aimait la douceur et le

poids. Elle entendit le prof grogner d'une voix crispée :

— Arrête, arrête, tu vas me faire jouir.

Elle recracha la bite, se releva d'un coup de reins, fit quelques pas en direction des plaques de polystyrène. S'agenouillant, en prenant appui sur son bras tendu, elle lui offrit la vision de son cul ouvert, de sa chatte béante, qu'elle écartait pour lui, la main passée sous son ventre.

Le prof la suivit, gêné dans ses mouvements par son pantalon bloqué à mi-cuisses. Il s'agenouilla derrière elle ; elle sentit sa bite gluante hésiter entre son trou du cul et son con, pour finir par s'introduire entre ses lèvres écartées, s'enfoncer en elle.

Il la saisit aux hanches, commença à la baiser, restant immobile, mais la faisant coulisser, elle, le long de sa bite, et ne s'arrêtant que lorsque son gland était presque sorti de la chatte. Lise se dit : « Il s'amuse avec moi, il ne pense qu'à son propre plaisir, je suis là pour ça ! » Ses fesses claquaient contre le ventre du type chaque fois qu'il la ramenait en arrière, et son con se resserrait sur la bite lorsqu'elle repartait vers l'avant.

Elle avait des crampes aux bras, elle se laissa glisser au sol, s'appuyant du haut de la poitrine et des épaules. De la main, elle remonta contre son ventre, flatta au passage son pubis moite et s'empara des couilles du prof, qui venaient battre contre ses cuisses. Elle les griffa du bout des ongles, se contorsionna pour remonter encore plus loin entre les fesses de l'homme, et presser ses couilles comme un fruit. Ce geste eut raison de lui ; il cria, haletant :

— Salope, tu me fais jouir, j'en peux plus !

Ses grandes mains se crispèrent sur ses hanches, au point de lui faire mal, et elle sentit le sperme jaillir en elle, à longs jets saccadés. Sa vue se brouilla, sa peau se couvrit de chair de poule, elle hurla à son tour :

— Oh oui, c'est bon, c'est bon, remplis-moi !

Elle se rendit compte que le prof se détachait d'elle, et elle glissa sur le côté, recroquevillée, cherchant à reprendre son souffle, son sexe palpitant dans le vide, perdant des filaments de sperme.

Marc, lui caressant l'épaule, la tira de sa torpeur.

— Tu as été magnifique !

Elle se retourna sur le dos, s'étira en écartant les jambes, ouvrit les yeux. Ils étaient là, tous les deux, un sourire complice aux lèvres. Lise vit la jupe d'Hélène remontée sur ses fesses nues, tenue par sa ceinture. Sa copine avait le rouge aux joues, elle lui chuchota :

— J'ai tout vu, j'étais comme une folle, j'avais envie d'être à ta place.

Lise sourit de sa sincérité. Hélène s'agenouilla à côté d'elle sur le polystyrène, lui passa sa main entre les cuisses, remontant jusqu'au sexe qui dégorgeait de sperme.

Lise sursauta, ronronna comme un chat en se trémoussant, et caressa la vulve d'Hélène, gluante, toute chaude. En tournant la tête, elle lui dit :

— Allez, viens sur moi, que je te bouffe la chatte !

Marc s'écarta, Hélène obéit avec empressement. Elle se plaça tête-bêche sur son amie, plaqua sa

bouche à sa vulve, mélangeant sa salive au sperme du prof, pendant que Lise aspirait le jus de Marc qui s'échappait de son con. L'orgasme les prit très vite, ensemble, les secouant de longs soubresauts, sous le regard de Marc.

— Vous êtes vraiment insatiables, les filles !

Quand ils redescendirent l'escalier, Marc exigea que Lise reste nue, ce qu'elle fit bien volontiers, exagérant même le balancement de son cul. C'est nue qu'elle franchit la palissade ; elle fit quelques pas sur le trottoir, se moquant du regard incrédule d'un automobiliste qui passait au ralenti. Elle ne remit son imperméable qu'au bout de la rue, sous le regard admiratif d'Hélène.

— Toi, tu n'as plus de limites, j'aimerais tant être comme toi !

Lise se rengorgea.

— Des comme moi, on n'en fait plus. Le moule est cassé.

Elle pouffa, en se touchant entre les cuisses.

— La moule aussi ! Rentrons !